

LE VILLAGE DE PASSIA ESSAI SUR LE SYSTÈME AGRAIRE NZABI

PAR

B. GUILLOT*

RÉSUMÉ

Le peuple nzabi occupe un pays de collines au sud du massif forestier gabonais. L'organisation sociale et politique est peu structurée, et le village subdivisé en quartiers et hameaux était la seule unité territoriale organisée. Les rapports fonciers sont souples et axés sur la résidence. Le levé exhaustif des défrichements annuels d'un village révèle un système simple, avec deux types de champ principaux (98 % des surfaces cultivées) : manioc sur défriche forestière avec spécialisation inter annuelle entre l'année où on lui associe les courges et l'année des aubergines, arachides sur jachère de manioc et sur anciens sites habités. Dans les bas-fonds le champ de maïs est d'importance très secondaire. L'ensemble repose sur la jachère de longue durée, des pratiques nomadisantes (campements de culture), et le déplacement des villages, s'il n'est pas un trait structurel certain, n'en a pas moins des effets bénéfiques. Le peu de temps passé à l'agriculture laisse des loisirs importants, utilisés autrefois à une sidérurgie active et aujourd'hui à des spécialisations fructueuses sur les marchés et le long de l'axe de transport issu de l'exploitation du gisement de manganèse de Moanda.

ABSTRACT

The nzabi inhabit a hilly country in the south of the forest on the border of Gaboon. The social and political organization is not firmly structured and the village, divided into wards and hamlets, is the only organized territorial unity. The land tenure is tractable and based upon the residence more than upon the clan or the lineage. An exhaustive plan of the annual clearings of a village reveals an ordinary system of culture, with two main types of fields (98 % of the cultivated areas) : cassava on foresty clearings with alternate culture of gourds and aubergines, pea-nut on fallow of cassava and on ancient dwelling sites. In the marshy valleys maize fields are relatively unimportant. The system is based upon a fallow of long duration, nomadising practices (temporary duellings on the farthest fields) where the moving of villages has benefic effects. The little time spent on agricultural work leaves room for important leisures, used formerly for an active metallurgy of iron, and today for profitable specializations on markets along the railway built for the transport of the manganese ore extracted at Moanda.

* Centre ORSTOM de Brazzaville (Congo).

RÈGLES DE TRANSCRIPTION ET GLOSSAIRE DES PRINCIPAUX TERMES VERNACULAIRES

Les termes vernaculaires sont *soulignés* dans le texte et transcrits de telle sorte qu'ils puissent être lus sans difficulté. Nous n'avons pas modifié l'écriture des noms employés par l'administration, et nous avons adopté pour les ethnonymes les propositions de A. JACQUOT.

Nous avons observé les règles suivantes :

u = ou comme en français mou

g = gu comme dans guerre

w = ou comme dans fouet

\bar{h} = r fortement aspiré

Nous avons gardé à toutes les autres lettres leur valeur habituelle, étant entendu qu'elles sont toutes prononcées.

Glossaire

1. VOCABULAIRE TECHNIQUE AGRICOLE

niungi birongo : champ de manioc

iboka a penda : champ d'arachides

ibomi : butte où l'on enterre en vert les mauvaises herbes et les fanes d'arachides

2. CALENDRIER

ilema : année

ngondi : mois et lune

3. TYPES DE VÉGÉTATION ET DE SOLS

pindi : forêt

bwedi : forêt dégradée

ibanga : espace couvert de fougères

tsiege : la savane

lebuhu : site d'ancien village

toto : la terre

tota pindi : sol forestier

tota motsiege : sol de savane

mobinga : sol hydromorphe

ORGANISATION SOCIALE ET TERRITORIALE

ibanda : clan

NZO : sous-clan

nzo : lignage

nzo mfumu : lignage noble

nzo muviga : lignage dépendant

bola : village

itsuku : unité de résidence

lebuki : quartier du village

INTRODUCTION

Entreprises initialement dans le but d'étudier les effets des déplacements de population provoqués par la création de l'axe COMILOG ⁽¹⁾ sur les structures démographiques des collectivités villageoises, les enquêtes dont nous exposons ici les résultats ont par la suite été élargies à l'observation du système agraire local. Développé en milieu forestier celui-ci offrait en effet pour nous l'intérêt d'une comparaison avec ce que nous avons observé auparavant en savane dans une région voisine ⁽²⁾, et d'une analyse de ses réactions éventuelles face à l'existence de conditions nouvelles d'ouverture vers l'extérieur. Enfin nous pouvions bénéficier d'une franche collaboration avec nos collègues sociologues de l'ORSTOM, P.-Ph. REY et G. DUPRÉ, et ce fut peut-être l'élément déterminant. Pour permettre de mieux évaluer la portée de notre texte et faciliter sa lecture nous l'avons scindé en trois parties :

1. Exposé des méthodes,
2. Présentation des observations,
3. Analyse et résultats.

I — EXPOSÉ DES MÉTHODES

1. L'ENQUÊTE DÉMOGRAPHIQUE

Notre premier objectif a été d'observer les déplacements de population, et nous avons donc commencé par une étude démographique exhaustive de la région. Celle-ci nous a beaucoup servi car elle a permis de dresser une carte de la répartition ancienne et actuelle de l'habitat avec ses principales caractéristiques : répartition en petits villages le long des routes, extrême dépendance par rapport à ces dernières, instabilité générale, due autant à des traditions de nomadisme agricole qu'aux nombreuses vicissitudes historiques qui ont récemment marqué ce pays : conquête par les Français en 1912, recrutements obligatoires pour la construction du CFCO et pour l'approvisionnement en main-d'œuvre des chantiers forestiers et miniers (extraction d'or alluvionnaire), enfin création de l'axe COMILOG. En même temps nous avons pu évaluer l'ampleur des conséquences de ces événements successifs sur l'état de cette population : très faible fécondité, pyramide des âges déséquilibrée, fréquence des divorces, etc. révèlent un état désastreux. Nous avons pu mettre ainsi le doigt sur un point d'histoire qu'il était nécessaire de connaître pour apprécier le cadre dans lequel évoluent aujourd'hui les hommes et les institutions.

De même l'analyse des directions prises par les déplacements récents a mis en valeur l'importance des facteurs sociologiques et fonciers : hostilité mihongo-batsengui, existence de territoires traditionnellement occupés par certaines communautés sur le tracé de la nouvelle route. C'est ce qui nous a permis, entre autres, de sélectionner pour notre étude le village de Passia. Celui-ci était en effet l'un des plus représentatifs car l'agglomération de Mbinda s'est établie sur ses terres, et il risquait d'être de ce fait l'un des plus marqués par le contact brutal avec l'économie de marché.

⁽¹⁾ Sigle de la Compagnie des Mines de l'Ogooué. Celle-ci exploite au Gabon le puissant gisement de manganèse de Moanda, et a dû construire pour l'évacuation du minerai un chemin de fer et une route de desserte, les deux constituant ce que nous appelons « l'axe COMILOG ».

⁽²⁾ Cft. B. GUILLOT, 1968, « La terre Enkou »...

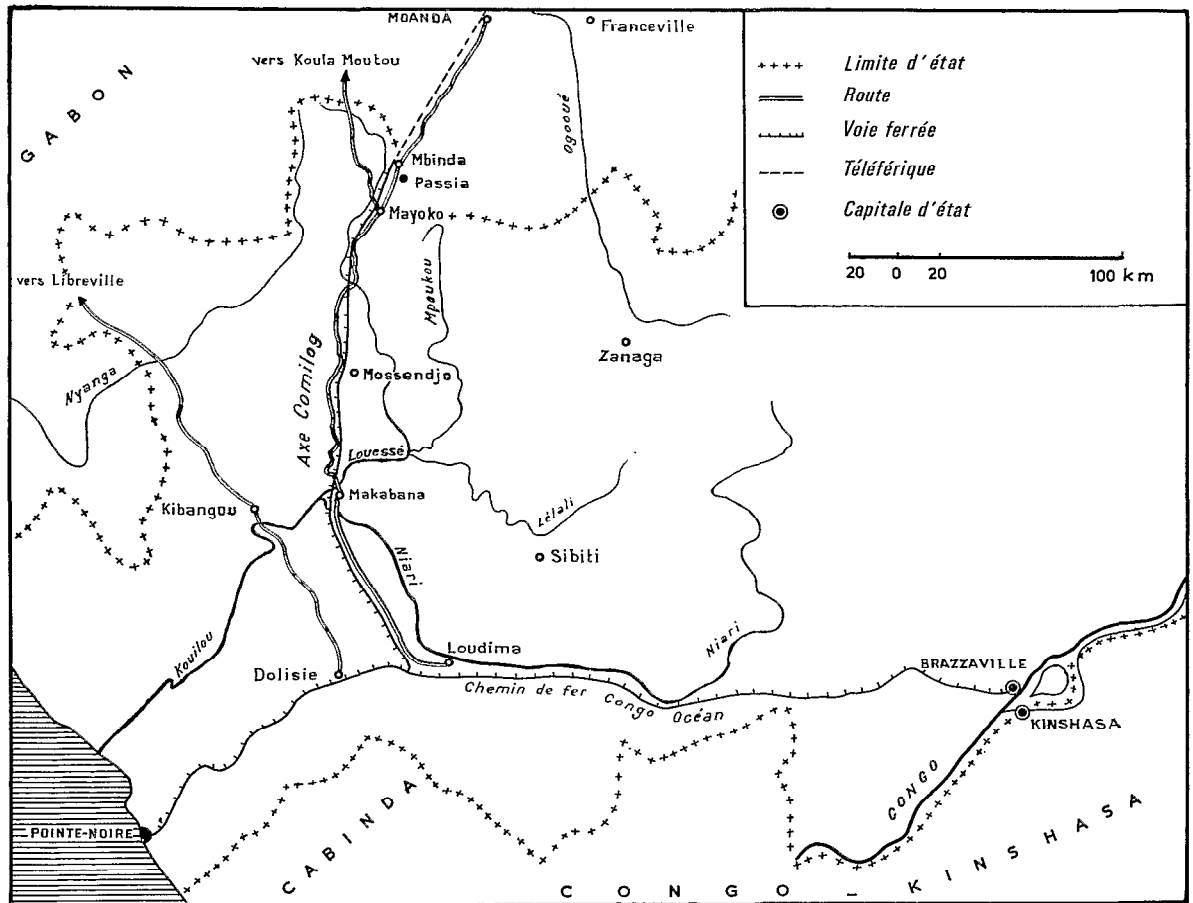


FIG. 1. — Croquis de situation.

Il va sans dire que ce travail a été grandement facilité par l'expérience acquise précédemment dans cette région par nos collègues sociologues ⁽¹⁾. Sans eux nous n'aurions pas pu, par exemple, recueillir immédiatement les renseignements concernant les rapports de parenté pour la raison que nous ne connaissons rien des structures qui les régissaient, ni procéder immédiatement au choix du village appelé à faire l'objet de l'étude de détail et au recensement de ses habitants ⁽²⁾.

Ce premier travail sur le terrain a été réalisé en juin 1966, et nous en avons analysé les résultats dès notre retour à Brazzaville.

(1) P. Ph. Rey et G. Dupré.

(2) L'enquête préliminaire devrait donc normalement se limiter à une recherche plus générale portant sur la région ; le but à ce niveau est avant tout de recueillir le maximum d'informations concernant l'histoire du pays, la répartition dans l'espace des diverses communautés, leur population, la situation démographique d'ensemble : structure par âge, par sexe, état matrimonial, mouvements naturel et migratoires, la distribution exacte en groupes et sous-groupes ethniques, les données sociologiques de base (signification du village notamment).

2. LE LEVER PARCELLAIRE

Nous avons ensuite dû attendre quelques mois pour procéder au lever parcellaire, la principale époque de mise en culture se déroulant en octobre-novembre. Nous l'avons préparé en faisant exécuter, sur la foi des premiers renseignements recueillis, un agrandissement à 1/10 000 de la carte IGN à 1/50 000. Pour un prix modique nous avons obtenu un document d'une valeur remarquable qui nous a pratiquement dispensé de tout cheminement ⁽¹⁾ et de toute mesure de pente grâce à la figuration de courbes de niveau équidistantes de 20 mètres.

Le lever lui-même a été réalisé début décembre, et n'a pas demandé plus de dix jours de travail ⁽²⁾. Il a été extrêmement facilité par la suppression des cheminements, avantage considérable en culture itinérante, où les distances, du village aux champs et d'une parcelle à l'autre, sont souvent importantes, et par le petit nombre de parcelles individuelles. Par contre le relief (bas-fonds marécageux), les longues marches à effectuer, et le caractère inachevé des défrichements sur forêt ancienne ne nous ont pas facilité la tâche ⁽³⁾. Nous avons opéré avec un matériel très réduit (mais peut-être le mieux adapté vu les difficultés de déplacement), avec chaîne d'arpenteur et boussole. Un croquis approximatif portant le relevé des mesures était dressé sur place, et le tout reconstitué le soir au propre. Nous aurions cependant gagné à utiliser une planchette « Topo-chaix », celle-ci évitant en outre d'éventuelles erreurs d'angle, ce qui nous aurait dispensé des contrôles fréquents auxquels nous nous sommes astreints.

Nous avons réalisé en même temps l'enquête sur les parcelles, avec collecte des principaux renseignements : identité du propriétaire, plantes cultivées, antécédents cultureux et successions de culture, façons culturales, végétation antérieure au défrichage, temps de jachère réels ou envisagés, nature du sol, position topographique, etc. Nous avons avec nous deux informateurs d'âge mûr, déjà utilisés lors du recensement du village, et qui connaissaient bien le pays. De plus le moment était bien choisi car certaines opérations culturales (bouturage du manioc par exemple) n'étaient pas encore achevées, et les intéressés souvent au champ lors de notre passage.

Dans un pays aussi coupé et recouvert presque entièrement par une vigoureuse forêt secondaire, des oublis étaient à redouter. Ils ont cependant été facilement réductibles grâce à la faiblesse numérique de la population du village (174 habitants) et au petit nombre de parcelles mises en culture par chaque ménage (deux ou trois en général). De plus nous avions par le recensement la liste des exploitations et nous pouvions aisément déceler les anomalies.

⁽¹⁾ Ces derniers n'auraient d'ailleurs pas eu une grande utilité du fait de la rareté des cultures, et nous pouvions donc fixer de façon approximative l'emplacement des parcelles. A ce niveau le fonds de carte à 1/10 000 s'est révélé amplement suffisant, et par la figuration précise du relief il permettait en outre de respecter la position topographique, ce qui était ici l'essentiel.

⁽²⁾ Lever incomplet car nous avons laissé de côté les champs de manioc défrichés l'année précédente, dont la haute végétation, rendue plus dense encore par des lianes et des ronces, rendait l'approche pratiquement impossible. Nous nous sommes de plus limité aux champs des habitants du village, négligeant ainsi les défrichements opérés par les « étrangers » de Mbinda. Outre que l'opération en aurait été alourdie, nous risquons d'en oublier une grande partie faute d'informateurs compétents. Nous nous sommes contentés de noter leur emplacement chaque fois que nous en avons rencontré.

⁽³⁾ C'est un des avantages majeurs de l'opération que de nous mettre ainsi brutalement en contact avec la réalité concrète. Après avoir escaladé le fouillis de troncs calcinés qui encombrant les champs on se rend mieux compte des obstacles opposés par la forêt à l'agriculture, et du caractère expéditif de cette dernière. On est loin des parcelles soigneusement buttées et sarclées des Koukouya !

Au passage nous avons tenté de repérer les limites du territoire du village, théoriquement connues, mais que nous n'avons pratiquement pas réussi à fixer tant cette notion paraît aujourd'hui floue, et les principaux lieux-dits, détails précieux pour la définition ultérieure des différents quartiers (*lebuki*). Enfin nous nous sommes efforcés d'inventorier les différents types de champ. Ceux-ci se sont révélés peu à peu, par la répétition à laquelle donnaient les opérations de levé, et les questionnaires qui les accompagnaient. On a pu en même temps commencer à mettre au point le calendrier agricole.

3. ENQUÊTES COMPLÉMENTAIRES

Etant donné qu'il y a habituellement dans le sud du Congo deux saisons de culture réparties de part et d'autre de la petite saison sèche nous avons dû revenir une troisième fois sur le terrain en mars-avril. Nous avons alors complété le levé parcellaire, ce qui fut vite fait car il n'y avait pas eu de nouveaux défrichements, ni de remise en culture importante, et le calendrier agricole, avec les principales récoltes : arachides, maïs, aubergines.

Mais c'est surtout l'étude des rapports de production et des résultats obtenus qui a retenu le plus notre attention. Elle était facilitée par la bonne connaissance que nous avions des villageois, ce qui nous faisait admettre plus facilement. Des enquêtes partielles sur l'emploi du temps, les revenus, devenaient possibles, de même qu'une investigation sur les rapports fonciers et les ententes collectives (groupes de travail). Enfin nous nous sommes consacrés à l'observation des activités autres qu'agricoles, dont certaines tenaient une place fondamentale dans les ressources des habitants (récolte du vin de palme, fabrication des tuiles de raphia), ou avaient joué autrefois un rôle de premier plan : métallurgie du fer. A ce propos il est bon de noter que c'est le contact quotidien avec les réalités du terroir qui nous a seul permis de connaître tous les détails des opérations. En effet les fours où l'on fondait le fer ne sont plus utilisés depuis longtemps, et sont enfouis sous la masse de la végétation. C'est la découverte fortuite dans un champ d'arachide de débris de tuyères en argile qui nous mit sur la voie. Nous découvrîmes alors toute une série d'emplacements bien visibles... pour un observateur averti. C'est de la même façon que nous sommes tombés un jour par hasard sur les anciennes mines de fer. On pourrait en dire autant des techniques de chasse et des pièges divers, dont certains disposés en creux sont réutilisés pour la culture du tabac.

II — OBSERVATIONS

Les renseignements ainsi recueillis sont consignés dans une série de cartes montrant les divers aspects du terroir. Nous allons les commenter une à une, en décrivant tour à tour le milieu physique, (carte 1 : géologie, et 2 : végétation et sols), les hommes : origine, ethnies, organisation familiale et clanique (cartes 4 et 5 : répartition des parcelles de culture suivant l'appartenance aux divers groupes et aux « quartiers » familiaux, enfin les éléments du système agraire (carte 6 : répartition des types de champ).

1. LE MILIEU PHYSIQUE

A. Géologie et relief

D'après la carte géologique de reconnaissance à 1/500 000 Sibiti-Ouest on rencontre deux types de formations :

- les granites et granodiorites, qui forment l'essentiel du massif,
- les roches métamorphiques, de composition variée, comprenant des amphibolites, des gneiss, des quartzites et des itabirites.

Les phénomènes de granitisation sont partout très nets et les auteurs de la carte en concluent que les enclaves actuelles de roches métamorphiques seraient les témoins d'un vieux socle presque entièrement granitisé.

La répartition respective des deux ensembles est encore très mal connue. Comme le souligne A. NOVIKOFF : « la carte géologique a été établie à partir de roches saines trouvées dans les fonds de marigots, ce qui donne parfois une idée fautive des roches composant les parties hautes du paysage » ⁽¹⁾ et « les roches métamorphiques situées au-dessus des fonds de vallée... dans lesquelles on trouve du granite, sont ainsi passées inaperçues lors de l'établissement de la carte » ⁽²⁾. L'enclave déjà connue de Mayoko est donc loin de constituer un phénomène isolé, et le même auteur en signale une autre plus au nord. Sur le territoire même de Passia nous en avons découvert une troisième sur la rive droite de la Louessé. Au demeurant leur présence dans tout le secteur situé au nord de Mayoko aurait pu aisément être soupçonnée si l'on s'était davantage intéressé aux nombreuses mines de fer traditionnellement utilisées par les populations Kota et Nzabi. Le minerai résulte en effet de l'altération des itabirites, « roche... formée par l'alternance de lits de quartz et d'hématite brune. Leur altération provoque souvent, par départ de silice la formation d'un véritable minerai de fer » ⁽³⁾, et une cartographie systématique des mines, avec analyse d'échantillons de minerai, aurait évité ces omissions.

Le relief peut être facilement analysé à l'aide de la carte n° 3 où figurent des courbes de niveau équidistantes de 20 mètres, et de nombreux points cotés. A l'est de la Louessé l'aspect général est celui d'un réseau de collines (*inanga*) en « demi-oranges » pour reprendre l'expression de DERRUAU citée par A. NOVIKOFF, avec des pentes convexes fortes, un sommet arrondi, et une rupture de pente assez nette au contact des vallées. Celles-ci s'élargissent rapidement vers l'aval et sont envahies par des marécages (*nzianga*), formant les *mbinda* (« eau sale ») du dialecte local. A l'ouest aux roches métamorphiques correspondent des collines plus élevées (Mbuyo 784 mètres) aux pentes plus raides ⁽⁴⁾. Les rivières sont plus rapides : Mayaya (« rivière claire et propre »), la forêt souvent plus dense : Mbuyo (« endroit où l'on se perd »).

La Louessé forme au travers un large couloir. Elle coule lentement, multipliant les méandres, entre deux bourrelets de berge entrecoupés de canaux par où s'écoule le flot de crue. Rivière profonde, elle est réputée dangereuse (Lüetsi : « rivière profonde » où l'on se noie). Elle ne constitue cependant pas un obstacle, et on la traverse en pirogue, avec des radeaux, ou encore sur de gros troncs jetés en travers du lit. En saison sèche on passe à gué à peu près partout. Des chenaux latéraux marquent les extrémités du lit majeur, qui est le domaine par excellence des palmiers-raphia fournissant le si recherché vin de palme.

(1) A. NOVIKOFF, p. 5.

(2) Id. p. 23.

(3) Id. p. 12. Nous reprendrons le problème plus loin, à propos de la métallurgie Nzabi.

(4) La colline Mbuyo est surtout formée d'itabirites et recèle un minerai de fer à haute teneur. Comme on le signale par ailleurs au Gabon (CHOCHINE, notice explicative de la carte géologique à 1/500 000 Makokou Ouest, p. 11). cette masse ferrugineuse attire la foudre qui y tombe très fréquemment, donnant au cours des orages une lumière presque continue. Les descriptions de ce phénomène par les villageois ont souvent induit en erreur les Européens qui croyaient avoir affaire à un volcan. Il existe à l'ouest de Ngoubou-Ngoubou une autre colline décrite de la même manière.

B. Le climat

Les habitants du village distinguent quatre saisons principales suivant l'intensité des pluies : *mvulu mokonoro*, les premières pluies, d'octobre à décembre, *mikila*, simple ralentissement des précipitations en janvier-février, *mvulu malotela*, époque des grosses averses qui précèdent la saison sèche (*man-gala*).

C'est assez dire que le régime pluviométrique est l'élément déterminant du climat, et qu'il commande toute l'activité agricole. La lecture des histogrammes de la figure 2 montre la bonne corrélation de ces saisons avec les chiffres relevés dans les deux stations de Mossendjo (observations discontinues et parfois fantaisistes de 1949 à 1967) et de Mbinda, où les relevés sont plus sérieux mais malheureusement effectués depuis trop peu de temps (1963-1968). Les moyennes annuelles calculées sur les 12 mois de l'année hydrologique (du premier septembre au 31 août) sont respectivement de 1 780 et 2 095 mm ⁽¹⁾, ce dernier chiffre étant l'un des plus élevés du Congo, avec ceux de Lekana et Djambala sur les plateaux batéké. Le maximum principal se situe en novembre (352 mm à Mbinda), le minimum en juillet (0 mm). Décembre, janvier et février s'inscrivent en creux entre novembre et mars, mais à des niveaux encore très élevés, voisins de 200 mm. On peut noter que septembre et octobre sont plus arrosés à Mbinda qu'à Mossendjo, ce qui traduit le décalage important en latitude entre les deux stations, et le raccourcissement correspondant de la saison sèche.

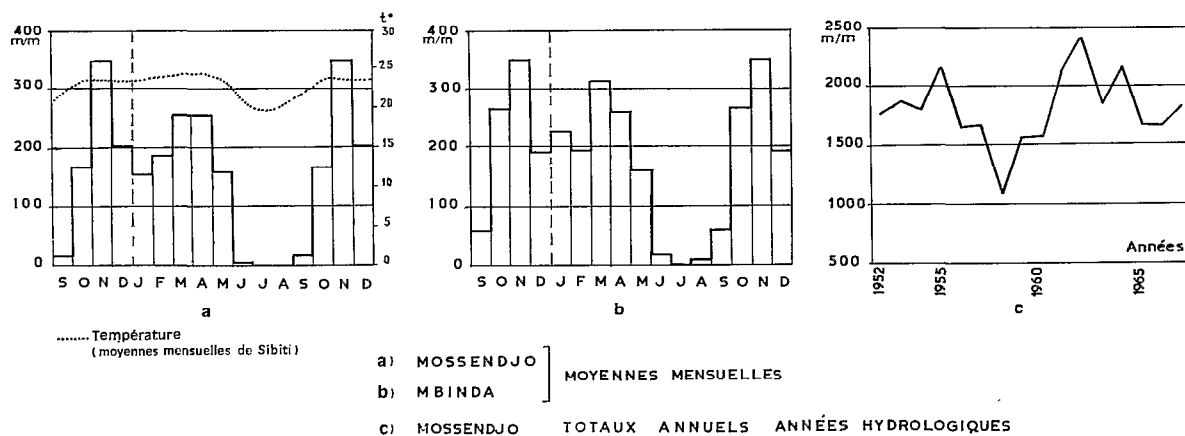


FIG. 2. — Pluviométrie

(1) Résultat correspondant à peu près à ce que laissait supposer la carte de G. SAUTTER, Mbinda se trouvant sur le tracé d'une des « dorsales pluviométriques » définies par l'auteur. Cft. G. SAUTTER, 1966, carte hors-texte.

Les autres facteurs climatiques jouent un rôle très secondaire. Nous ne disposons à leur propos d'aucun chiffre ; les températures du fait de l'altitude sont certainement légèrement moins élevées que dans les stations de la vallée du Niari, et les nuits sont fraîches même en saison chaude. Si l'on prend comme référence les chiffres de Sibiti⁽¹⁾, à une altitude moins forte (530 mètres contre 650 à Mbinda), la température moyenne annuelle est de 22° 7 ce qui est peu par rapport à Dolisie (24° 3). Les maxima et minima sont aussi plus faibles : 28° 3 et 19° 0 contre 28,6 et 21,5. L'air est plus humide, et les jours de brouillard bien plus nombreux (101 contre 12). Ces conditions climatiques sont favorables à la forêt, et elles expliquent la présence de l'avancée vers le sud que fait à ce niveau le massif forestier Gabonais. Les variations saisonnières de température sont assez faibles : saison chaude d'octobre à mai, avec maximum en mars (24° 3), et léger refroidissement en période sèche, de juin à septembre (minimum en juillet, 19° 5).

C. Végétation

Du croquis sommaire que nous avons tiré de la carte à 1/5 000 000 Afrique Centrale de l'IGN (figure 3) il ressort que nous sommes immédiatement au sud-ouest des grandes clairières du moyen Ogooué,

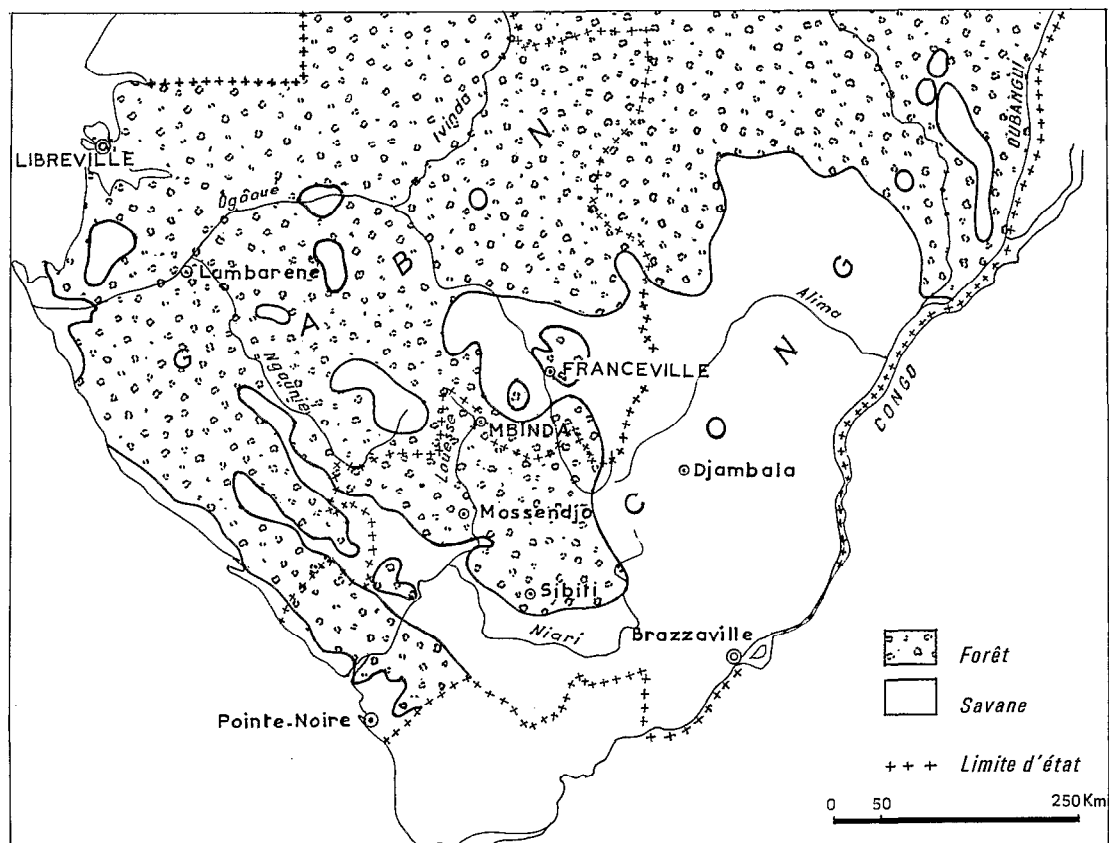


FIG. 3. — Le contact forêt-savane au sud du massif forestier.

(¹) Station synoptique du Congo la plus proche et la plus significative, et dont le régime pluviométrique est identique à celui de Mossendjo. Les chiffres cités ici sont tirés de la brochure de l'ASECNA.

en un endroit où le massif forestier est troué par des bandes de savane d'importance très variable. Ceci se traduit dans le paysage par la juxtaposition des deux types de végétation. A Passia la carte n° 2 montre quelle était la situation en 1954, au moment où ont été prises les photographies aériennes. La forêt recouvrait plus des quatre cinquièmes de la surface, interrompue par des couloirs de savane parallèles aux affluents de la Louessé, et dont les plus remarquables forment le site de Mbinda, de part et d'autre de la rivière du même nom.

En fait la réalité est plus complexe, et les villageois emploient plusieurs termes pour désigner les différents types de végétation : *pindi*, la forêt, *bwedi* forêt dégradée, *ibanga* zone peuplée de fougères, *tsiege*, la savane ; on peut y ajouter les sites d'anciens villages, *lebuhu* ⁽¹⁾. Cette classification indique suffisamment quel était le paysage originel et quelles ont été les causes de sa transformation. Le climat est forestier, et nous en avons trouvé sur place des preuves péremptoires : les emplacements d'anciens champs d'arachides, réduits à l'état de plaines à fougères (*ibanga*) se sont transformés au cours d'une vingtaine d'années en une forêt déjà importante (*bwedi*). C'est donc l'homme qui par ses défrichements, est à l'origine de la destruction ; il s'ensuit différents degrés d'évolution évoqués plus haut, le seuil de transition étant atteint avec l'apparition des fougères ⁽²⁾. Si celui-ci est dépassé, les graminées et les arbustes de savane prennent possession du sol d'une façon qui semble alors difficilement réversible. Le feu sert d'élément conservateur et maintient les limites de l'espace ainsi déforesté, d'autant plus que les graminées résistent bien par elles-mêmes aux recrus, forment un milieu stabilisé. A Passia les grandes clairières de Mbinda semblent très anciennes, elles existaient avant l'arrivée des Nzabi, et elles n'ont pas été reprises par la forêt ni même apparemment beaucoup transformées pendant les vingt années durant lesquelles le site a été abandonné.

D. Les sols

Nous verrons que le couvert végétal décide de leur utilisation, bien qu'il entraîne parfois peu de différence en ce qui concerne leur richesse potentielle. La topographie joue aussi un rôle important, de même que l'intervention humaine. On peut en gros établir quatre types principaux : les sols forestiers, les sols de savane, les sols hydromorphes et les sols issus d'anciens sites d'habitat.

Les sols forestiers : *tota pindi*, portent l'essentiel des cultures. Sur roches granitiques ils sont très profonds, comprenant une litière grossière à dense chevelu racinaire ⁽³⁾, un horizon humifère de surface peu épais avec 6 à 7 % de matières organiques, une pénétration humifère jusqu'à un mètre environ, et au-dessous un matériau jaune puis ocre sur deux à trois mètres. La roche en place peut être située très loin encore et il n'est pratiquement jamais possible de l'observer.

Les sols de savane : *tota motsiege*, ont une morphologie identique. Cependant ils possèdent un peu moins de matières organiques en surface et celles-ci sont moins évoluées. Les différences portent surtout sur les caractéristiques physico-chimiques. Le pH est moins acide : entre 4,5 et 4,7 au lieu de 3,6 à 4,05 la somme des bases échangeables à peu près semblable, généralement inférieure à 1 mé/100 g, mais le taux de saturation est un peu supérieur. A première vue rien ne paraît justifier la préférence donnée par les agriculteurs au défrichage forestier et seule l'action enrichissante du brûlis peut expliquer cette pratique.

(1) Nous verrons plus loin quelle est la signification agricole de ces diverses catégories.

(2) Cft. J. KOEHLIN, 1961, p. 94.

(3) Cft. DE BOISSEZON, 1966, p. 21-26 (sols sur granites), 32 (sols sur itabirites), 52-55 (sols hydromorphes), et 57 (bourrelet de berge de l'Ogooué).

Les zones hydromorphes possèdent des sols bruns (*mobinga*) constitués de matériaux hétérogènes à dominante sablo-argileuse en surface. L'hydromorphie permanente en profondeur est très temporaire en surface sans accumulation de matière organique (teneur inférieure à 10 % pour la couche 0-10 cm). Celle-ci est bien décomposée et bien liée aux matières minérales d'où une structure grumuleuse. L'acidité est forte (pH variant de 4,0 à 4,5) avec une somme de bases échangeables souvent inférieure à 1 mé/100 gr. Le bourrelet de berge de la Louessé donne lieu à des sols semblables, mais mieux drainés en dehors des périodes de crue.

Enfin les anciens sites d'habitat : *lebuhu* ⁽¹⁾, sont particulièrement recherchés pour la culture de l'arachide. Leur terre noire paraît effectivement nettement plus riche que les autres types de sols, le pH doit y être élevé de même que la teneur en bases échangeables. Nous n'avançons ceci que par analogie avec ce qui a déjà été constaté ailleurs ⁽²⁾ car nous ne disposons d'aucune indication chiffrée. Ces « bosquets » ⁽³⁾ s'égrènent le long des pistes qui menaient à l'ancien poste de Moukagni et sont aisément repérables par leur population de palmiers (*elaeis*), de fromagers et d'arbres fruitiers.

2. LES HOMMES

A. L'occupation du pays

L'influence de l'occupation humaine sur la végétation et les sols n'est donc pas négligeable et ceci malgré un très faible peuplement et une installation dans le pays relativement récente.

Faute de posséder une bonne carte des villages il n'est pas possible de connaître les densités, mais un calcul rapide permettra de fixer un ordre de grandeur. Si l'on admet que la zone « utile » de part et d'autre de la route n'excède pas cinq kilomètres on obtient, sur les 60 km de Mayoko à la frontière du Gabon (route de Mayoko à Koulamoutou) une densité de dix habitants par km². En dehors de cet espace utile c'est le désert absolu, et les villages les plus proches sont à l'ouest ceux de l'axe Zanaga-Franceville (90 kilomètres à vol d'oiseau) et à l'est ceux de la région de Divénié, à 40 ou 50 kilomètres de là.

L'histoire de la période coloniale est celle d'un perpétuel va-et-vient à l'intérieur du territoire ainsi délimité, comme le révèle le réseau d'anciennes pistes porté sur les cartes IGN avec tout au long les mentions : « ancien Moenga », « ancien Koho », etc., à l'emplacement des sites abandonnés. Ce nomadisme imposé ne faisait que prolonger celui des époques antérieures. D'après les traditions orales recueillies par H. DESCHAMPS au Gabon les nzabi viendraient de l'est « du côté où le soleil se lève » ⁽⁴⁾.

Ils auraient ainsi participé à cette vaste « avalanche » de déplacements de population largement décrite par E. ANDERSSON à propos des Kôta ⁽⁵⁾, dont les causes, si elles sont à peu près connues dans l'ensemble : pression des Fulbé au nord-ouest, des peuples soudanais au nord-est, le sont beaucoup moins dans le détail, de même que les nombreuses péripéties qui se sont produites au cours des mouvements. A s'en tenir aux ultimes étapes on arrive cependant à une certaine concordance. Ainsi les Wumbu de Mossendjo, branche la plus avancée des Kôta vers le sud-ouest, auraient quitté la région de Franceville il

⁽¹⁾ Au singulier ; la forme plurielle est *mabuhu*.

⁽²⁾ Cft. GUILLOT B., La terre Enkou..., pages 66 et 105-106.

⁽³⁾ Terme du jargon « franzabi » curieusement appliqué à ce qui est en fait une clairière. On peut le rapprocher de l'expression Koukouya « la bosque », traduction du mot *buku* qui désigne la même réalité.

⁽⁴⁾ H. DESCHAMPS, 1962, page 50.

⁽⁵⁾ E. ANDERSSON, pp. 29-35.

y a trois ou quatre générations ⁽¹⁾. Les Nzabi les auraient suivis de près puisqu'ils leur ont acheté la mine de fer du mont Lekoumou ; ceci s'accorde en gros avec l'histoire relevée par P. - Ph. REY, du village de Passia qui s'est transporté, par étapes successives, depuis le Lébagni (Haut-Ogooué) jusqu'à son emplacement actuel. Le nombre des étapes (six), et les indications de l'informateur rendent vraisemblable un délai supérieur à cent ans. La relative lenteur qu'il laisse supposer tendrait à indiquer que la pression à l'arrière était assez faible. Il semble qu'elle était le fait des Mbéré ⁽²⁾ : « il y a quatre ou cinq générations les Mbéré qui habitaient au-delà de la rivière Sebé, soit qu'ils aient été refoulés par d'autres tribus, soit par suite de guerres intestines, expulsèrent une partie des leurs. Ceux-ci entraînant avec eux les Bawumbu et Mindumu des bords de la Sebé se portèrent sur la Passa et l'Ogooué » ⁽³⁾, ou des groupes Kôta restés en arrière, au nord-est du Gabon.

La progression vers l'ouest et le sud-ouest des Nzabi ne s'est pas accomplie sans heurts, comme le démontre l'épisode légendaire de Minganda ⁽⁴⁾, qui a consacré la division entre les deux tribus Mihongo et Batsengi. Il s'agit d'un col ouvert entre les bassins de la Louessé et de son affluent le Bangoubou. Les Mihongo habitaient à l'ouest du Bangoubou, ils cultivaient la canne à sucre et récoltaient le miel ; les Batsengi étaient à l'est, ils fondaient le fer et fabriquaient le vin de *tombe* (palmier-raphia). Le conflit eut pour origine la possession des importantes palmeraies de la vallée de la Louessé, dont les Batsengi refusèrent l'accès aux Mirongo. Le chef batsengi Ton Motsengi aurait d'après la légende planté trois grains de palmier-raphia à Minganda en déclarant : « par ces plantes vous vous souviendrez de moi, mais elles resteront stériles ». Les dernières informations que nous avons pu recueillir sur le sujet n'ont fait que préciser certains points, sans rien changer aux causes de la séparation, essentiellement économiques. Le site est remarquable par les rochers que l'on y voit, dont les formes étranges ont servi à symboliser les différents emblèmes des clans principaux.

Le rocher correspondant à Bavunda évoque l'image d'un éléphant : celui d'Issaha, le marteau obtenu à partir des lingots de fer ⁽⁵⁾. Chacun est le signe, l'habitat des génies protecteurs au sens où l'entend TEMPELS ⁽⁶⁾ dans sa philosophie bantoue. Il y a là inscrite sur le sol une figuration, une véritable cartographie de l'organisation sociale.

⁽¹⁾ Les informateurs d'ANDERSSON parlent à ce propos d'une montagne appelée Mwanda, qui est sans doute la colline aux flancs escarpés qui porte ce nom et située immédiatement au sud de l'agglomération actuelle de Moanda.

⁽²⁾ Ou Mbété ou Mbédé. Nous employons ici la graphie proposée par A. JACQUOT ; les Wumbu sont les Bavoumbou, ou Bawumbu.

⁽³⁾ A.R. WALKER, 1960, page 151. Celui-ci parle plus loin d'une fraction des Asikuya, sous-groupe mindumu, qui alla au-delà de l'Ogooué, à deux ou trois jours de marche, soit aux environs du site actuel de Mbinda, et qui parlait encore le ndumu en 1912. Nous n'en avons pas trouvé de traces, sinon dans la dénomination d'un petit affluent de la Louessé. Le même auteur déclare « selon le père Biton » que les actuels Koukouya, effectivement appelés Achikouyas par Brazza, seraient de race ndumu. Nous estimons cela possible si l'on ajoute foi aux traditions orales ndumu ; ils seraient venus d'un « pays sans forêt » où ils vivaient avec les « mbochi, les haoussa (?) et les banboungoulou » et à celle des descendants de Mubie, ancêtre des derniers envahisseurs du Plateau Koukouya, et qui venaient du nord-est. A la différence des autres migrations celle-ci n'a pas provoqué le départ des premiers habitants, sans doute téké à en juger par leur organisation politique, mais elle s'est faite pacifiquement, par un arrangement entre les deux parties. Cft. B. GUILLOT 1968, pages 23-24, et également J. ADAM 1954, page 47 : « le mot kuya (du sous-groupe ndumu) vient peut-être de leur origine téké (acikuya) ».

⁽⁴⁾ Cft. B. GUILLOT 1967, page 39. Les témoignages que nous avons recueillis relèvent du domaine du mythe, et ils sont enjolivés à la façon d'une légende. Ce que l'on peut en retenir pour l'histoire, ce sont le fait lui-même de la division en deux groupes rivaux, et les rivalités créées par la présence des palmeraies de raphia de la Louessé.

⁽⁵⁾ Il n'y a donc pas de dessins gravés sur les pierres, comme nous l'avions d'abord cru d'après le premier récit que nous avions recueilli.

⁽⁶⁾ TEMPELS, p. 47 « certains phénomènes naturels, roches, cataractes, grands arbres, peuvent être le signe, la manifestation, l'habitat d'un esprit ». Ces êtres poursuit l'auteur, n'exercent pas leur influence par eux-mêmes, mais par l'énergie vitale d'une force supérieure, être supérieur (Dieu, esprit, défunt) qui influence les vivants à travers ces phénomènes de la nature.

Après la séparation, les clans Issaha et Bavunda sont restés sur place, tandis que les gens de Makanda-Ipena, ancêtres des habitants de Passia, sous la conduite de Ton Motsengi, sont venus s'installer à Mbuyo près des palmeraies de la Louessé, et ils étaient encore là en 1912, au moment de la conquête coloniale. A leur arrivée ils auraient trouvé le pays vide, habité seulement par les pygmées ; ils avançaient en suivant les pistes des éléphants, et les pygmées sont considérés comme les vrais maîtres du sol. D'autre part certaines régions comme les environs de Mbuyo étaient si peu connues et fréquentées qu'on s'y perdait et qu'on ne pouvait s'y aventurer seul.

Cependant certains faits viennent contredire cette interprétation. La présence des savanes, antérieure à la venue des Nzabi, suppose une occupation ancienne et stable à cet endroit ; de même il est difficile de croire qu'en l'espace de deux ou trois générations ces gens aient eu le temps de découvrir et d'exploiter d'une façon aussi intensive tant de mines de fer dans un secteur aussi restreint, ni de créer autant d'ateliers de fonte du fer, à moins d'avoir été trois ou quatre fois plus nombreux qu'aujourd'hui⁽¹⁾. Malheureusement nous ne possédons aucun élément qui puisse permettre d'identifier ces premiers occupants éventuels.

B. Quelques données démographiques

Nous allons en reprendre ici quelques-unes car elles sont indispensables à la compréhension de la situation actuelle. Le trait le plus frappant, tel qu'il apparaît sur la figure 4, est la faible fécondité, phénomène surprenant par son ampleur et son ancienneté, et dont les effets sont fidèlement traduits par la pyramide des âges : « l'examen du taux de fécondité par âge montre une variation suivant les diverses générations de femmes, la fécondité la plus basse concerne celles qui sont nées entre 1911 et 1930... (et) les classes d'âges auxquelles elles ont le plus contribué à donner naissance correspondent exactement au creux de la pyramide des âges »⁽²⁾. Les enfants et les adultes jeunes sont très peu nombreux (17,9 % de moins de 15 ans) et il y a une nette prépondérance des personnes plus âgées, les vieillards (60 ans et plus) comptant encore pour 18 %. La répartition entre les sexes est assez déséquilibrée, mais le taux de masculinité (79) peut être considéré comme normal pour une population rurale.

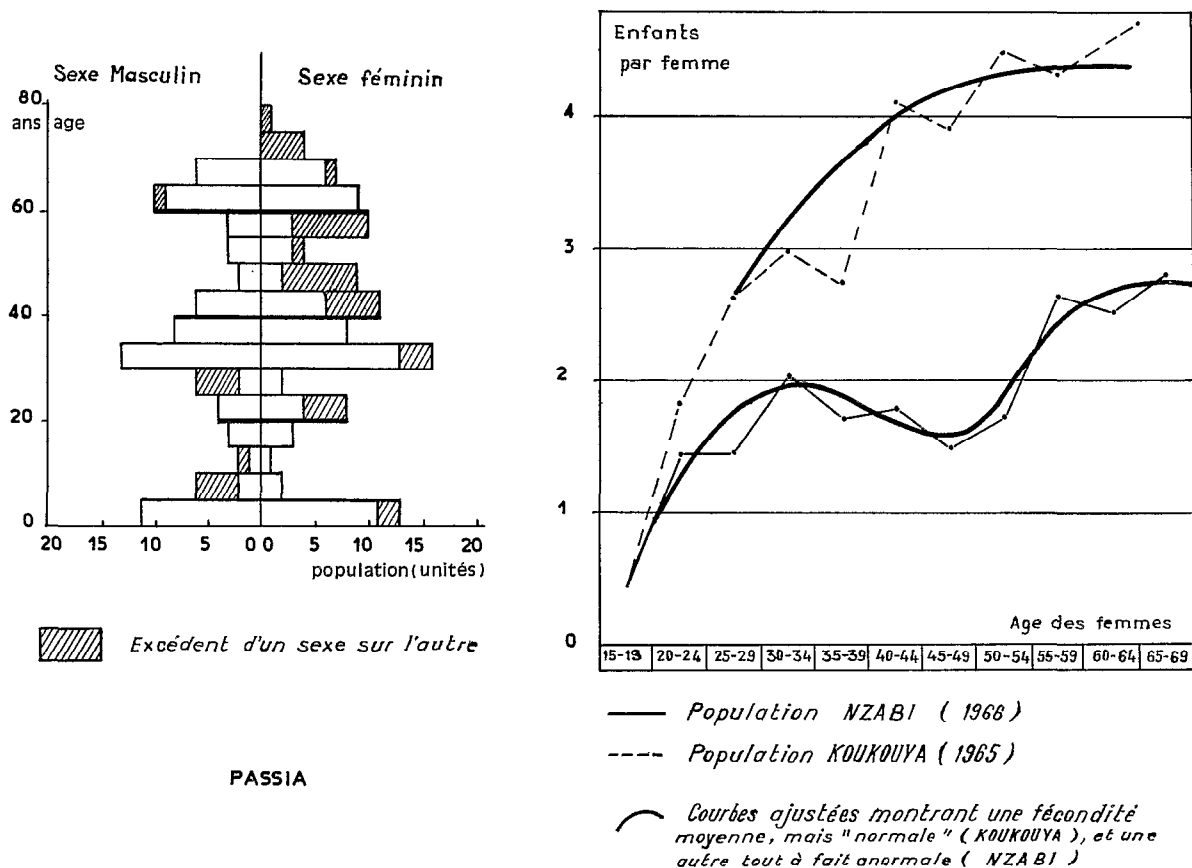
(1) Ce qui n'est d'ailleurs pas impossible : voir ce que nous disons plus loin de l'évolution démographique.

(2) B. GUILLOT, 1967, p. 47. Dans la recherche d'une explication, nous avons écarté celles des vicissitudes historiques, et du départ des adultes masculins vers les divers chantiers de l'époque coloniale, et nous nous étions rabattus sur l'état de santé des populations et les pratiques antinatalistes. Nous sommes aujourd'hui enclins à réviser notre position, à la lumière de témoignages jetant une couleur assez crue sur ce qui s'est passé en réalité. Ainsi G. BALANDIER à propos du Gabon (BALANDIER, 1954) :

« Chantiers forestiers et, accessoirement miniers, absorbaient 20 à 30 000 « manœuvres engagés » pour une population de 420 000 habitants soit 40 % de la population mâle âgée de 20 à 40 ans ».

J. SURET-CANALE, 1964, p. 320-321 : « Les chantiers forestiers étant localisés à proximité des voies d'évacuation (cours d'eau, lagunes maritimes) les « engagés » étaient expédiés à des distances de 1 000 km et plus, dans les conditions habituelles (à pied et sans nourriture prévue), entassés pour la durée du « contrat » (un à deux ans) dans des campements sordides, mal nourris ; dans les villages désertés ne subsistaient que les femmes, les enfants et les vieillards, parmi lesquels on recrutait encore pour les « prestations » et les travaux administratifs, et dont on exigeait, toujours par réquisition, des « contingents » de vivres pour nourrir les manœuvres des chantiers privés et du Congo-Océan ».

F. EBOUE, 1941 : « Aujourd'hui — et le fait est surtout sensible au Gabon — les jeunes mâles des villages de l'intérieur sont enlevés à leur vie coutumière, à leurs femmes et à leurs enfants pour être transportés dans des campements où s'opère le mélange de toutes les races, où l'homme se trouve dépaycé, désindividualisé pour son plus grand dommage moral, où quelques prostituées stériles, sans lui donner la faculté de reproduire, le contaminent souvent pour la vie... Cependant que se forme ce prolétariat masculin, les villages, privés de leurs meilleurs éléments, végètent ; les femmes n'ont plus d'enfants, la race disparaît ».



PASSIA

FIG. 4. — Pyramide des âges et fécondité des femmes.

Les conséquences de cette dénatalité prolongée et des bouleversements qui l'on causée sont multiples : instabilité des ménages (70 % des femmes de 30 à 34 ans se sont mariées au moins deux fois), et surtout importantes perturbations dans l'organisation sociale. Famines et hécatombes diverses ont anéanti des lignages entiers, ont provoqué la mise en esclavage d'une partie de la population, et ont amené d'importantes modifications de l'édifice traditionnel. Dans ces conditions il est évidemment malaisé de reconstituer, et de considérer comme normale l'activité économique d'une telle population. Le système agraire lui-même n'a pas dû manquer d'être profondément affecté, et tel que nous le décrivons il est sans doute assez loin de rappeler ce qu'il était autrefois ; nous verrons par exemple quelle confusion règne aujourd'hui dans le domaine de l'organisation territoriale.

La situation matrimoniale ne présente rien d'anormal et elle est conforme à ce que l'on attend d'une population rurale. Les femmes se marient plus jeunes et en plus grand nombre que les hommes ; à 25 ans, plus des 2/3 sont mariées et près des 9/10 à 30 ans, contre 41 et 80 % pour les hommes aux mêmes âges. La polygamie est faible, avec un taux de 1,40 femme par homme marié, soit un des niveaux les plus bas du Congo. Corrélativement il y a un grand nombre de veuves. Enfin les divorces sont nombreux, et les femmes qui ne se sont mariées qu'une fois deviennent l'exception.

C. L'organisation sociale et territoriale

Pour la rédaction de ce chapitre nous nous servirons beaucoup des travaux de P. - PH REY et surtout de G. DUPRÉ, qui nous ont largement tenu au courant de leurs résultats. Nous n'évoquerons d'ailleurs le système familial et social que dans la mesure où cela est nécessaire à l'exposé des modalités d'occupation du sol par les groupes et les individus.

a — *Le système de parenté.*

La société nzabi est de type matrilineaire, et comprend une série de clans, *ibanda*, (BAYUNDA, IPENA, MOANDA, etc.), ensembles de gens se rapportant à une généalogie mythique commune, mais dont les liens de parenté précis, réels, ne sont pas connus. Tous ces clans descendent de Manondzo, lui-même fils de Dieu, et de ses fils Mbeli et Nzabi. Ils se subdivisent à leur tour en Nzo (¹), parties du clan exogames, et ces derniers en *nzo* (¹) ou lignages, en nombre variable, avec des *nzo mfumu* dominants et des *nzo muviga* dépendants. Le tout peut être représenté par le schéma ci-dessous de DUPRÉ :

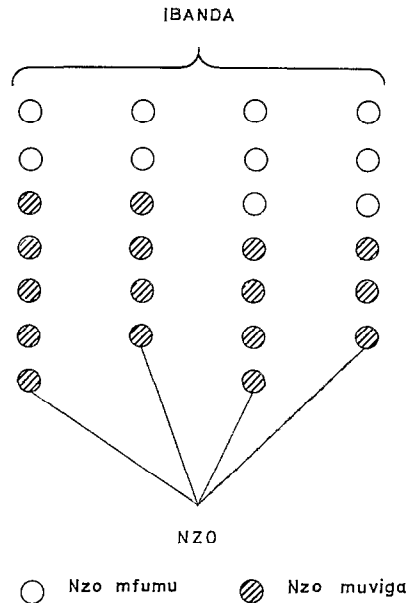


FIG. 5. — Le système de parenté.

Il est très difficile lors du recensement de savoir si l'on a affaire à un sous-clan (Nzo) ou à un lignage (*nzo*) car le nom du sous-clan est souvent le même que celui des lignages des chefs, et les gens des lignages dépendants ne déclarent pas leur lignage mais le sous-clan. Ainsi les renseignements que nous avons obtenus

(¹) Il est impossible de distinguer phonétiquement les deux mots, d'où une très grande difficulté à les différencier si l'on ne connaît pas le fonctionnement global du système.

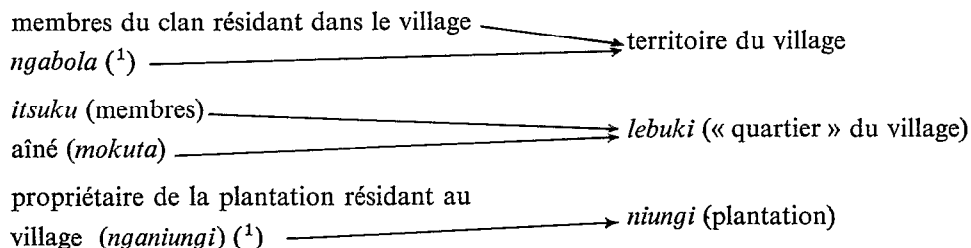
nus à propos de Passia ne permettent pas de faire cette distinction ; cependant vu le petit nombre de noms obtenus nous pensons qu'il s'agit la plupart du temps de ceux d'un sous-clan. Ceci est confirmé par l'histoire du village, qui nous fournit une liste de *nzo* du clan Ipena ayant occupé les divers « quartiers » (*lebuki*) à chaque déplacement. En voici des exemples relevés par REY :

Noms des <i>nzo</i>	Noms des Chefs à Mukōha	Noms des <i>lebuki</i>	
		A Mukōha	A Mohubi
KASSA	Ndumbu	Kāha	Lah̄ilindi
MUNZINGA	Balili	Lelangalamva	Mangundu
IBUNA	Munginda	Koto	Bundomba
MAKOSSA	Tsahala	Ngunu	Mbaka
NGOLI	Poha	Unzanga	Isielele
TSIELE	Maraya	Uyugi	Ngubu
TSUNDI	Lebongo	Ngunu	Ulesiele

Cette confusion est évidemment regrettable mais les effets en sont atténués en ce qui nous concerne car les groupes que l'on trouve à l'intérieur du village ne sont « pas exactement des *nzo* mais des gens groupés autour d'un *nzo* en fonction de leurs relations de parenté avec celui ou ceux qui ont droit à cultiver sur un *lebuki* (quartier du village) (DUPRÉ) et qu'il suffit dès lors théoriquement d'avoir la liste des gens relevant des quartiers pour connaître l'agencement des diverses unités au sein du territoire villageois.

b — *Organisation territoriale et rapports fonciers.*

L'espace occupé par les Nzabi, société segmentaire, est faiblement structuré, et le village est la seule unité politique comportant un territoire délimité au-dessous des sous-groupes et groupes ethniques. Il comprend différents éléments imbriqués avec le système de parenté mais les rapports fonciers sont surtout liés à la résidence. On peut schématiser le tout comme suit :



⁽¹⁾ Le terme de *nga* exprime plus précisément un droit de possession, tandis que *mokuta* est à rapprocher de *bakuta* « les grands » ou mieux les aînés.

Ceci pour les principaux rapports fonciers. En ce qui concerne les termes nous ne sommes pas sûrs de celui qui désigne le territoire du village. DUPRÉ emploie *bwedi*, terme descriptif, et *mokona*, expression des droits sur le terroir (nzabi de la région de Mossendjo). A Passia les choses ont l'air plus floues, et l'on n'est pas arrivé à nous donner le terme descriptif. Nous avons vu que le mot *bwedi* signifie ici « forêt dégradée » ; l'expression *mbedi ba bola ba Passia* ⁽¹⁾ ne peut non plus être retenue car elle peut signifier « l'emplacement du village de Passia », ou mieux « l'endroit réservé au village de Passia ». De toute façon le mot *bola* signifie uniquement unité de résidence. Par contre *mokona* est employé aussi dans le sens que lui donne DUPRÉ. Celui-ci note que le mot *itsuku* désigne les divers groupes de résidence ; dans le schéma ce terme doit être associé à *lebuki* (quartier) ⁽²⁾, et le chef de l'*itsuku* dominant, détenant le *mokona*, est le *ngabola*. Celui-ci n'est pas un chef de village à proprement parler, mais plutôt le dépositaire du droit sur le territoire acquis par le premier membre du clan qui s'y est installé et l'a cultivé. En fait il n'est vis-à-vis des autres membres que l'exécuteur des rites qui assurent le maintien de la fertilité du sol, auquel tous ont accès d'une façon égale, et ce genre d'appropriation peut, vis-à-vis des ancêtres et des générations futures, se définir d'une manière analogue à celle des biens matrimoniaux (DUPRÉ) : « si l'on tient vraiment à caractériser le rapport entre aînés et biens dotaux par une possession, nous dirons que c'est la classe des aînés qui est le possesseur, alors que les aînés-individus n'en sont que les dépositaires temporaires ».

Les étrangers au village n'ont le droit d'y cultiver que par l'intermédiaire des résidents, et doivent passer par le *ngabola* et les chefs des unités de résidence. Ils ne sont propriétaires que des produits de leur plantation (*niungu a nzinza*, « plantation d'un étranger au village ») et par la suite le sol peut leur être repris. Ce n'est pas le cas pour les habitants du village, qui possèdent le terrain défriché par eux pendant tout le temps où ils en ont besoin, et durant les jachères courtes. Après abandon il est de toute façon considéré comme inutilisable et il retourne dans le patrimoine collectif. Ce droit individuel est cependant limité par les pouvoirs magico-religieux du *ngabola* qui « peut empêcher de faire pousser ce qui a été cultivé sans son assentiment » (DUPRÉ).

Les femmes possèdent des droits identiques dans le village de leur père mais au moment de leur mariage elles le quittent le plus souvent et retombent alors au statut d'étrangères.

c — La répartition actuelle entre les groupes.

A lire les cartes n° 4 et 5 on peut aussitôt constater une importante distorsion entre le schéma théorique précédemment esquissé, et la réalité. Aux dix quartiers ne correspondent pas en effet les 10 hameaux que l'on devrait normalement rencontrer. En fait sur les 7 unités de résidence permanentes une seule (le n° 3) correspond à une véritable unité de résidence, celui du *nzo* ibuna, à Bandanga. Son emplacement a été choisi en fonction de critères fonciers, et les champs de ses habitants sont tous, à une exception près, situés à proximité, et sur les terres qui leur sont traditionnellement dévolues.

Le chef-lieu (n° 1) regroupe au contraire les représentants de six quartiers différents (fig. 6) ; cependant on peut remarquer que son emplacement a été choisi en fonction des droits du groupe dominant (*nzo* Ngoli, quartier Makomba). Les autres hameaux ne signifient rien de ce point de vue ; trois d'entre

(1) De même on dit « *mbedi ba nzaka* » pour l'emplacement nettoyé devant la case où l'on met à sécher les graines de courge *nzaka*.

(2) Etant donné que le système de parenté matrilineaire est associé à une règle de résidence patrilocale et à un mariage souvent virilocal, il se produit des réajustements constants d'une génération à l'autre et une grande mobilité des individus. Par suite les clans et les *nzo* sont dispersés dans une série de villages et ne sont représentés que par une petite section dans chacun d'eux. C'est à ce groupe qu'à notre avis le terme *itsuku* se réfère, le chef n'étant que le responsable local du clan ou du *nzo*. Nous ne savons cependant pas si ceux qui détiennent le pouvoir dans le village d'origine du clan jouissent d'une quelconque prééminence. Les gens de Passia prétendent que le leur joue ce rôle pour le clan IPENA.

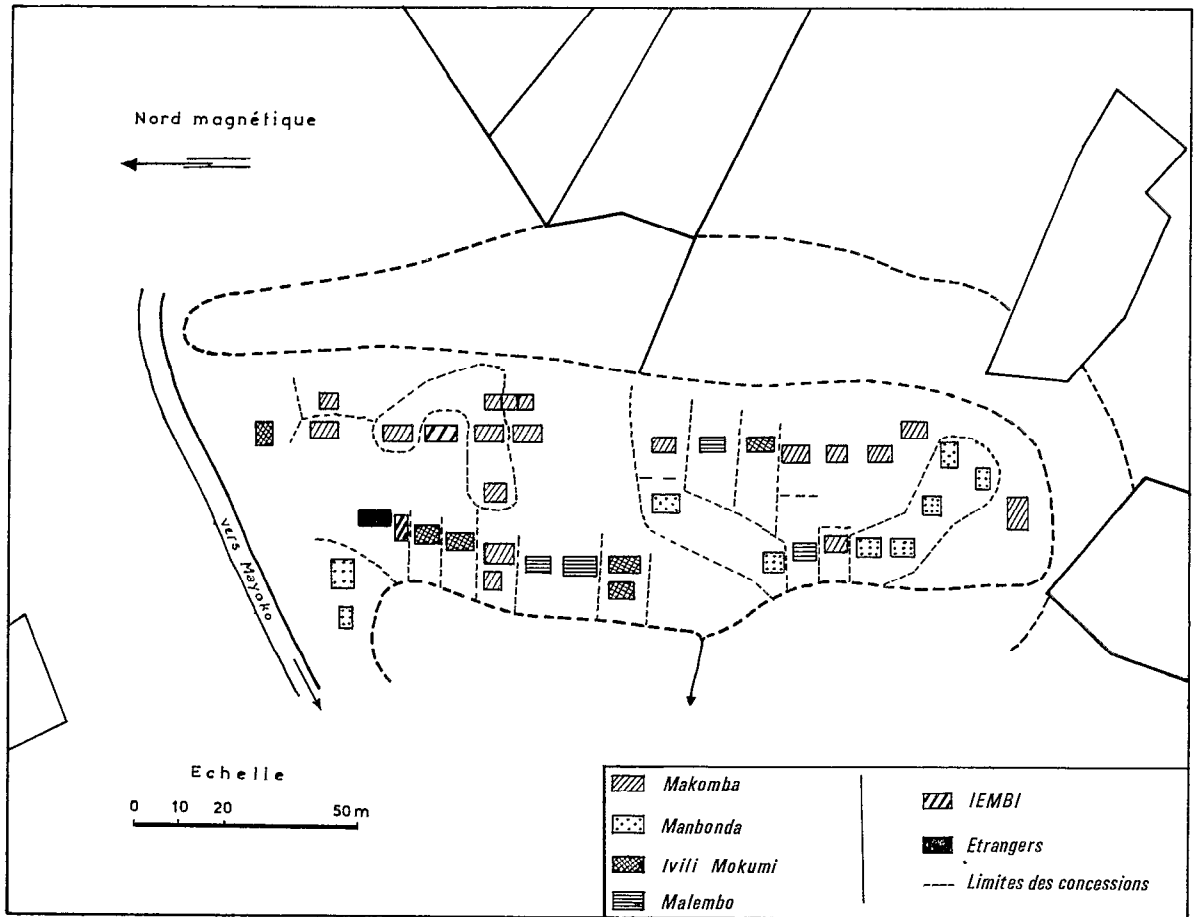


FIG. 6. — Plan du village - Répartition des habitants suivant l'appartenance aux divers Lebuki

eux (n° 4, 5 et 7) sont le fait d'individus isolés, et les deux derniers (2 et 6) comprennent des étrangers au village. On peut cependant remarquer que les campements de culture ne sont pas distribués au hasard, et ceux d'Ivili, Manbonda, Mikumi et Mopunga notamment ont été édifiés par des représentants de ces quartiers.

On constate aussi qu'il y a beaucoup plus de quartiers que de *nzo* actuellement représentés. Ces derniers sont au nombre de 5, et 4 seulement sont assez importants pour prétendre constituer une véritable unité de résidence. Par rapport à la situation antérieure (cf. p. 62 l'état des *nzo* à Mukoha) deux d'entre eux ont disparu (Tsiele et Tsundi) et celui qui détenait le pouvoir (Kassa) est réduit à un seul ménage. En fait il ne subsiste plus que 4 unités de résidence véritables, celles des *nzo* Makossa, Munzinga, Ngoli et Ibuna, les trois premières formant le chef-lieu actuel (hameau n° 1). Ils se partagent les dix quartiers correspondants, quatre revenant à Munzinga, deux à Makossa et ngoli, un à Ibuna, les deux derniers, Lebanga et Mbuyo, n'ayant plus d'héritier présent au village.

On peut cependant souligner que, malgré cette confusion, la notion des droits fonciers attachés aux divers quartiers garde une étonnante permanence. P. - PH. REY n'a eu aucune difficulté à en obtenir

la liste, avec le nom des personnes qui se rattachent à chacun d'eux, et la carte n° 5 montre que ce classement est respecté assez fidèlement sur le terrain. Les champs des gens de Bandanga, Manbonda, Malembo et Mikumi notamment sont assez bien regroupés. Seul Makomba fait largement exception, mais le rôle dominant du *nzo* Ngoli peut suffire à expliquer cette anomalie.

La comparaison entre les cartes 4 et 5 montre que la répartition entre les quartiers est plus rigoureuse qu'entre les *nzo*. De nombreuses personnes d'Ibuna par exemple dépendent en fait par les liens de parenté du quartier Makomba et ceci se répète assez souvent ; cette remarque souligne le propos de DUPRÉ à propos des unités de résidence qui n'apparaissent effectivement pas tout à fait comme constitués par des gens d'un même *nzo*, mais des personnes regroupées autour d'un *nzo* en fonction de leurs liens de parenté avec l'héritier du quartier ⁽¹⁾. Du reste ceci est logique dans un système matrilineaire et viripatrilocal où les enfants n'appartiennent pas au *nzo* de leur père, chez lequel ils résident pourtant et avec qui ils forment la même unité de résidence dans le même quartier.

Il en résulte que sur le plan des droits fonciers la priorité revient aux résidents, et au couple groupe de résidence — quartier du village.

3. LES ÉLÉMENTS DU SYSTÈME AGRAIRE

La production agricole est assurée de deux façons : par la ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers entourant les hameaux, et sur le reste du terroir par les divers types de champ. On peut y ajouter l'exploitation de la palmeraie.

A. La ceinture de bananiers et d'arbres fruitiers

Élément indissociable des hameaux dont elle forme l'environnement immédiat, elle donne lieu à deux sortes d'activité, l'une ancienne (cultures de case, entretien des bananiers et d'arbres fruitiers), l'autre récente (plantations de café). On peut également rencontrer des champs de manioc ou d'arachides, mais à titre exceptionnel et transitoire, aux débuts de l'installation sur le site.

Les cultures de case sont très réduites, et se résument à quelques échantillons de plantes fréquemment utilisées dans la cuisine, pour les sauces par exemple, ou pour leurs propriétés médicamenteuses ou magiques. Ce sont surtout des solanacées, ⁽²⁾ aubergines (*mbongolo*, *Solanum macrocarpum* L.), épinards *itsumbu* (*Solanum nigrum* L.), piments (diverses variétés, *ndrungu* étant l'appellation générique) ; des *Hibiscus*, *sabdariffa* L., (*ikulu*, oscille de Guinée) et *H. esculentus* L. ; des zingiberacées, à feuilles lisses (*ntundu*) ou à nervures très apparentes (*nzika*), et petites plantes utilisées comme succédané du piment (*ndrungu*, maniguette). Derrière chaque case poussent de grosses touffes de fausse citronnelle (*bwama*), quelques pieds de taros (*wongo*), et de chou caraïbe (*sondo*). Les ananas (*itu*) abondent au pied des arbres fruitiers. Le tabac (*ivuolo*) fait l'objet de soins spéciaux ; il est cultivé sur des buttes de quelques mètres carrés et de 15 à 20 cm de hauteur, appelées *ibomi* ⁽³⁾, et soigneusement encloses. Enfin *liyuka* (*Kalanchoe*

⁽¹⁾ Cf. plus haut, page 62.

⁽²⁾ L'identification des plantes a été opérée de façon approximative grâce aux renseignements fournis par le livre de A.R. WALKER et R. SILLANS, et nous avons reproduit leurs dénominations.

⁽³⁾ Pour une description plus détaillée de ces buttes, cf. plus loin, page 72.

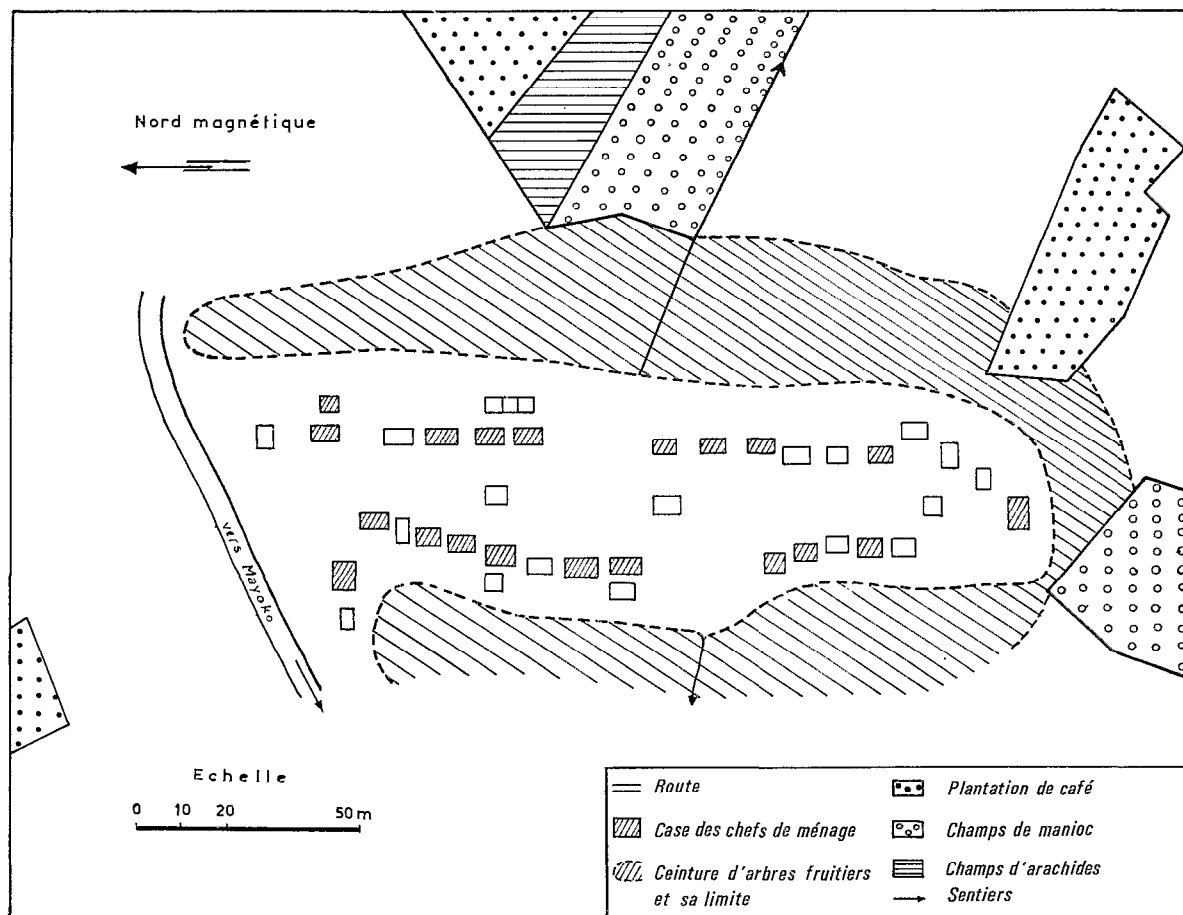


FIG. 7. — Plan du hameau n° 1.

crenata Haw) qui guérit le rhume des petits enfants, et *litsitsara* (*Cyperus articulatus* L.) sont les plus communes des très nombreuses plantes à usages médicaux ou magiques.

Malgré la faible superficie qu'ils occupent et le peu de temps qu'on leur consacre les bananiers constituent une des bases de l'alimentation du pays. La banane plantain surtout est un excellent complément du manioc, qu'elle peut même remplacer complètement dans les habitudes alimentaires de certaines personnes. Toutes les variétés dérivent de *Musa acuminata colla* (bananes sucrées *letoto*) et de *Musa balbisiana colla* (banane plantain *leko* ⁽¹⁾). On en trouve un relevé très complet dans l'ouvrage de A.R. WALKER et R. SILLANS. Nous nous bornerons ici à signaler celles que nous avons rencontrées à Passia : *mako mumbi* longues bananes droites et rouges, consommées bouillies, *mako mabanga*, longues, grosses et courbes, mangées cuites ou grillées, *mako iratsa*, rouges, courtes et droites, très sucrées, *mako matsasa*, longues et minces, *mako mabota*, longues et grosses, *matoto li bamba* (« bananes du blanc, Gros-Michel »), *matoto matanga*, courtes rouges et sucrées, *matoto isima*, bananier nain, etc.

(¹) Renseignement fourni par A. BOUQUET.

Les arbres fruitiers sont relativement peu nombreux. On trouve surtout des agrumes, orangers ou mandariniers (*malusi*), citronniers et cédratiers (*malusi makere*, « petit oranger ») et de très rares pomelos (*malusi manini*). Les fruits sont uniformément appelés *lelusi*. Les safoutiers, *motiera*, sont fréquents, et les fruits très appréciés font l'objet d'un commerce important. Quelques kolatiers, *Cola nitida* A. Chev., à graines rouges (*mabeda*) ou blanches (*mokatsa*) complètent le tableau. Les palmiers (*Elaeis guineensis*) sont rares dans les nouveaux villages ; par contre ils abondent sur les sites abandonnés, notamment le long des anciennes pistes qui menaient au poste de Moukagni.

Les plantations de café peuvent être pratiquées de deux façons. Le plus souvent elles s'intègrent étroitement à la ceinture d'arbres fruitiers, qui sert de couverture ; il s'agit alors de petites plantations comptant quelques pieds et dont on n'attend qu'un revenu d'appoint. Cependant autour du hameau n° 3 elles forment une couronne assez étendue et les arbustes sont de belle venue. Les plantations systématiques (trois en tout) couvrent 1,77 ha. Elles ont été établies sur défriche forestière, tout près du village. Les deux plus petites (8 et 15 ares) peuvent être entretenues par le propriétaire lui-même, elles sont assez bien tenues ; la plus vaste (1,54 ha) n'a été mise en place que grâce à l'appoint de main-d'œuvre salariée. Il semble que son créateur ait vu un peu grand, et il a eu toutes les peines du monde à la maintenir en bon état pendant les deuxième et troisième années, jusqu'à l'entrée en production ; elle n'en est pas moins le fruit d'une initiative intéressante, et qui mérite d'être encouragée.

B. Les types de champ

Caractéristiques d'une plante et d'un milieu donné ils sont la reproduction fidèle des conditions pédologiques, de relief, ou de l'état de la couverture végétale. On peut en distinguer trois principaux : le champ de manioc, *niungi birongo*, le champ d'arachides *iboka a penda*, et le champ de maïs et canne à sucre, *niungi baputu* et *niungi musungu*.

a — Le champ de manioc.

Le caractère le plus original et le plus curieux de ces champs, et du système agraire lui-même, qui en est fortement marqué, est l'alternance obligatoire et absolument généralisée, d'une année sur l'autre, des associations manioc-courges et manioc-aubergines. On a ainsi « l'année des courges » (*ilemsianzaka*) et « l'année des aubergines » (*ilemsiambongolo*). A cet usage assez extraordinaire dans son principe on peut trouver diverses raisons. La première réside dans l'incompatibilité existant entre ces deux plantes, nettement perçue par les cultivateurs, qui assurent que les courges emprisonnent les aubergines de leurs tiges, auxquelles elles s'accrochent par leurs vrilles, les rabattant ainsi sur le sol et gênant leur développement. Ce fait fut peut-être à l'origine de la dissociation des deux plantes, mais on aurait pu concevoir beaucoup d'autres manières de tourner la difficulté, celle qui a été choisie étant apparemment la plus extrême. Il eût été plausible par exemple d'imaginer une séparation des champs en deux parcelles, ou encore la création de deux champs individuels au lieu d'un. La seconde solution a sans doute été écartée pour ses nombreuses inconvénients ; outre qu'elle aurait obligé à une dispersion des efforts dans deux sites risquant d'être éloignés l'un de l'autre, elle aurait eu l'inconvénient majeur de restreindre de moitié la surface défrichée de part et d'autre, et l'effet de lisière sur les rendements se serait exercé sur une proportion beaucoup plus considérable de l'étendue cultivée. Les motifs qui ont poussé à refuser le partage des champs en parcelles sont plus difficiles à élucider. Remarquons cependant que l'alternance a l'avantage de permettre une seule récolte au lieu de deux dans l'année ; d'autre part la culture des aubergines est également pratiquée dans les champs d'arachides, ce qui réduit les inconvénients de leur absence des champs de manioc, et les graines de courge se prêtent à cette façon de faire. Elles sont en effet d'un volume peu encombrant eu égard à leur valeur alimentaire, elles sont donc facilement stockées, et leur conservation ne pose pas de problème sérieux.

Ceci posé il reste encore à expliquer pourquoi, à partir d'incompatibilités entre ces deux plantes, on en est venu jusqu'à une spécialisation annuelle valable, non seulement pour un village ou un groupe de villages, mais encore pour toute l'étendue du pays nzabi, de sorte qu'elle est devenue une des institutions majeures de ce peuple. Cet aspect de la question relevant davantage du domaine de la sociologie nous ne nous y attarderons pas. Retenons en que, comme le remarquent De SCHLIPPE et BATWELL, dans la définition (nous sommes tentés de dire la « codification ») des types de champ interviennent deux « catégories structurales... la culturelle et l'écologique, et la création culturelle réside dans l'art d'utiliser et de combiner les données du milieu » (1), ajoutons : et dans le choix parmi les solutions possibles. Nous en avons là un exemple saisissant.

Les champs de manioc occupent 46 % des surfaces défrichées dans l'année, soit 16 ha sur 35. Comme on le voit sur le calendrier agricole (fig. 8) le défrichement a lieu au cours des premiers mois de la saison

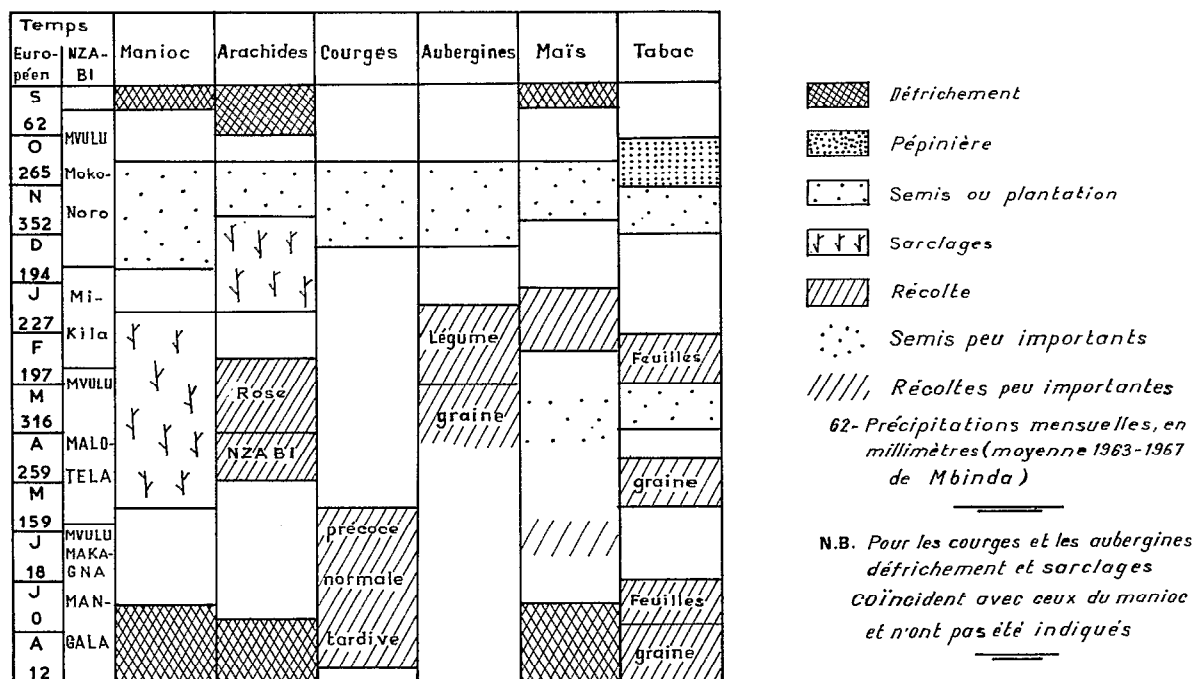


FIG. 8. — Le calendrier agricole

sèche, surtout en juillet et août. Le cultivateur choisit normalement une forêt secondaire très développée, non cultivée depuis au moins 25 à 30 ans et plus. Les sites sont très variés ; on jette son dévolu tantôt sur le haut des versants (46 % des champs sont dans cette situation), tantôt (33 %) sur le sommet arrondi d'une colline « bien bombée » suivant le jargon local. On affectionne aussi les endroits où l'on peut combiner un versant à pente assez forte et un fonds de vallée à sol hydromorphe susceptible de porter quelques

(1) SCHLIPPE (P. de) et BATWELL (B.L.), 1955, page 30.

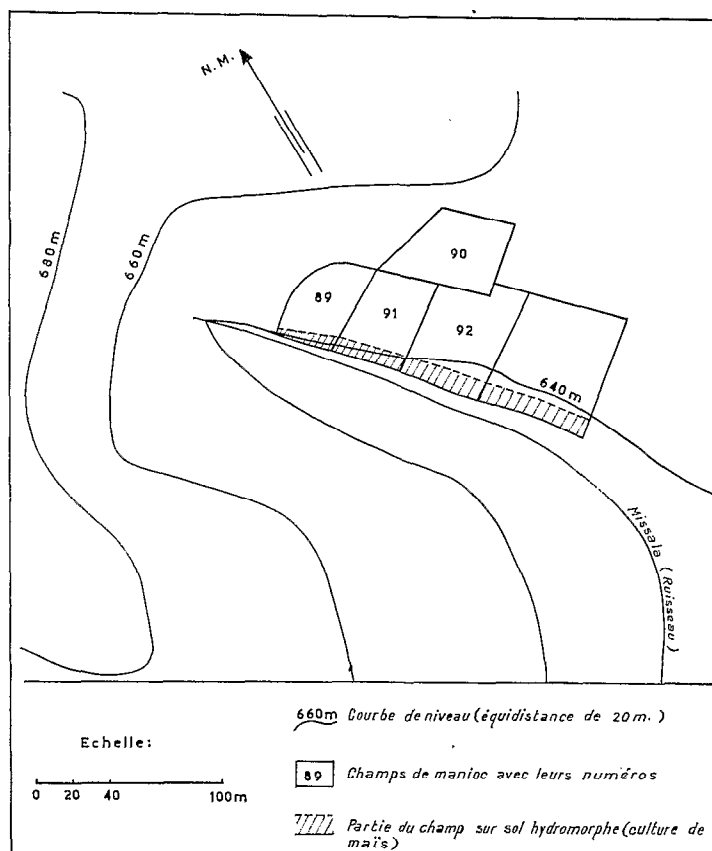


FIG. 9. — Champs de manioc sur un versant.

pieds de maïs et de canne à sucre. Sur la figure 9 nous avons fait figurer un groupe de champs ainsi disposés, où l'attraction exercée par les bas-fonds et par les versants raides qui les dominant immédiatement apparaît manifeste. On utilise jusqu'aux plus fortes déclivités (25° pour le champ n° 82), sans doute parce que les sols rajeunis s'y révèlent localement plus fertiles. Par ailleurs aucune érosion n'est à craindre du fait des nombreuses souches et de l'épaisse litière imparfaitement brûlée qui absorbe presque immédiatement l'eau des averses. On recherche enfin les alentours des anciens sites habités.

Le défrichage s'opère en trois temps. Le premier travail consiste à se débarrasser du sous-bois à la matchette (*usolo*), et à enlever les plantes qui gênent pour l'abattage des grands arbres (*kwanga*), qui le suit immédiatement, l'assemblage des deux termes (*usolo kwanga*) pouvant être traduit par « défricher ». Les gros troncs sont coupés suivant le cas au niveau des racines épiphytes, au ras du sol, ou au-dessus des contreforts, à un mètre ou plus de haut. C'est un ouvrage réservé aux hommes, et qui peut être individuel ou collectif.

Le troisième temps, le plus délicat et dont dépend la récolte future, est la mise à feu. Trop tôt dans la saison, les bois se consomment mal, et certains angles du champ ne sont même pas brûlés ; d'un autre côté, si l'on attend trop, les pluies risquent de survenir et de compromettre le succès. Parfois même de violents orages peuvent être déclenchés par l'intense dégagement de chaleur. C'est à un tel phénomène

que nous avons assisté au début du mois de septembre 1968. Tout autour de la « cuvette » de Mbinda d'innombrables feux avaient été allumés simultanément, provoquant la formation d'un nuage au nord de la ville, dans l'après-midi d'une journée particulièrement chaude. Celui-ci a déversé sur un diamètre de quelques kilomètres une ondée d'une dizaine de millimètres au moins.

Dès les premières pluies les femmes bouturent le manioc, durant les mois d'octobre et de novembre, et sèment les graines de courges ou d'aubergines. Aucun labour n'est nécessaire, et il serait de toute façon rendu impossible par les souches et l'amoncellement indescriptible de branches et de troncs qu'il est nécessaire d'escalader. On se contente donc de forer de petits trous à l'aide de l'outil appelé *kosso* qui se situe, par l'usage et la forme, à mi-chemin entre la houe et le bâton à fourir.

Ceci fait, il ne reste plus qu'à préserver le champ des mauvaises herbes ; celles-ci sont souvent assez longues à pousser du fait des destructions opérées par le feu, mais il convient de ne pas se laisser gagner de vitesse car passé un certain stade elles prolifèrent dangereusement. Le premier sarclage (*ossahala*) est effectué entre janvier et avril, et le second (*mobete*) un peu plus tard, en avril-mai. Quelquefois les grands arbres de la forêt voisine, déséquilibrés par le vide créé par le défrichement, s'abattent sur la plantation dont ils peuvent recouvrir jusqu'au quart de la surface. La végétation est splendide, au bout de trois mois le sol est largement couvert, et à 15 mois, soit au début de la récolte, les tiges atteignent deux à trois mètres ; les rendements doivent être excellents.

Il existe diverses variétés de manioc, dont les plus communes sont : *irongo*, à feuilles vertes, *irongo mukoyo*, qui viendrait de Sibiti, à feuilles rouges et épineuses, et *irongo mundele mpaka* (« manioc du blanc »), à feuilles vert-violacé sans épines. Les courges, *nzaka*, *Cucumeropsis edulis*, Cogn. ⁽¹⁾, occupent le champ jusqu'à la saison sèche ; elles sont récoltées de juin à août. Elles sont d'abord amassées en tas en fin de saison des pluies, sur des emplacements dégagés à l'avance et tapissés de feuilles de bananier. On attend qu'il pleuve, et trois ou quatre jours après on casse les fruits pour en extraire les graines. Celles-ci, mises dans des paniers, sont alors emportées au village où on les met à sécher devant les cases ⁽²⁾. Il s'agit d'un travail considérable et qui fait l'objet d'une entente collective. Les aubergines par contre, plus faciles à récolter, le sont individuellement ; les légumes sont tous ramassés dès le mois de mars, et on recueille la graine en avril-mai.

Sont aussi associées au manioc les ignames (*libamba*, diverses variétés à tubercules blancs, *bambala*, ou rouges, *buombo* et *ingunzunzo*), le maïs, quelques bananiers, des épinards, l'oseille de Guinée aux limites des parcelles, les taros, les ananas, et même des arachides. Enfin sur certains champs la canne à sucre accompagne le manioc, et occupera l'emplacement pendant quatre ou cinq ans, en plantation parfois assez dense ; on en distingue trois sortes suivant la couleur des tiges, une blanche, *ramba*, la plus sucrée, introduite récemment, une jaune, *mbende*, et une noire, *pindi*.

b — *Le champ d'arachides*

C'est le plus important par l'étendue mise en culture (18 ha sur 35, soit 52 %), et chaque exploitation en possède au moins un ou deux. Le choix des sols amène une certaine différenciation, entre trois sous-types : les champs ouverts sur jachère forestière (39 % du total), sur anciens sites habités (59 %) et sur sols hydromorphes, à l'emplacement d'anciennes rizières (2 %).

(1) Cf. A.R. WALKER et B. SILLANS, 1961, page 140.

(2) Pour ce faire les graines sont étalées à même le sol sur des emplacements (*mbedi ba nzaka*) dégagés à l'avance. On les protège des poules et des cabris par un filet de chasse tendu sur des perches, et contre les limaçons par une traînée de cendre « *molongo lefutu* ». Un épouvantail *mfunsu* portant une dépouille de poulet sert à éloigner les oiseaux.

Le défrichage exige beaucoup moins de peine et de temps que pour les champs de manioc, et comporte seulement l'abattage à la machette du jeune recru forestier ou des fougères, et leur mise à feu quelques semaines plus tard. Il est entrepris assez tard dans la saison, à partir de juillet, et il se prolonge jusqu'en septembre. Il est effectué uniquement par les hommes. Les sites sont assez peu variés ; les versants à forte déclivité sont exclus, et huit parcelles seulement sur 49 sont sur des pentes modérées, n'excédant pas 15°. Le sommet arrondi des collines, les espaces relativement plats mais bien drainés sont particulièrement recherchés. Grâce à ces dispositions l'érosion est pratiquement nulle malgré la mise à nu du sol pendant deux à trois mois.

Le semis des arachides est terminé dès le 15 novembre ; s'il est fait plus tard, d'après nos informateurs, la terre est « froide » et la germination difficile. Il n'y a pas non plus de labour, les femmes se contentent de creuser de petits trous à l'endroit où elles mettent les graines, qu'elles recouvrent aussitôt. Cependant du fait de la disparition ou de l'absence des souches et des branches le champ présente un aspect assez soigné.

On utilise deux variétés : l'arachide rose (rose de Loudima), hâtive, et l'arachide dite « nzabi », acclimatée depuis longtemps dans le pays et que l'on préfère pour la consommation locale. Les principales plantes associées sont les aubergines, dont on trouve presque toutes les variétés sur la même parcelle, rondes ou allongées, blanches ou violettes. Nous avons relevé les suivantes : *tula ngungu*, grosse et aplatie, *mosiete a komba*, grosse et allongée (*Solanum macrocarpum* ?), *tseki*, grosse et ronde, *mikagni a tsindi*, petite et allongée, *mimbenga*, petite et ronde, *basiyeti* à petites graines amères en grappe, *mitietiende*, non amère, à petits fruits ovales, *motsindi*, blanche, grosse et ronde, etc. Viennent ensuite le gombo (*dongodongo*, *Hibiscus esculentus* L.), l'oseille de Guinée *ikulu*, et une variété voisine, dite *ikulu mabongo*, à feuilles lobées et fleurs intermédiaires entre celles du gombo et de l'oseille. Dans les creux (*lebel*) où la cendre s'est accumulée viennent quelques pieds de maïs, de canne à sucre, d'ignames, de courges (*nzaka*), d'épinards *itumbu* (solanacée), *pod* (amaranthacée) et *iloto* (*Rumex abyssinicus* Jacq). Dans certains coins du champ de petites buttes rondes ou rectangulaires construites à la houe (*kosso*) portent du pois de terre (*nzu*) en plantation pure ; celui-ci n'est jamais mélangé à l'arachide. Enfin les limites des parcelles sont quelquefois soulignées par une rangée de tabac, et d'un arbuste nommé *wulu* (*Tephrosia vogelii* Hook f.) dont on jette les graines écrasées et mises dans un sac dans les rivières pour empoisonner le poisson.

Dans les champs établis sur lebuhi on rencontre de nombreuses buttes *ikondela* « laissées par les ancêtres ». Quelquefois on n'en connaît pas l'origine (notamment pour l'une d'elles qui mesurait huit mètres de diamètre et 80 centimètres de haut), ou bien elles sont formées par les scories, résidu de la fonte du fer. Elles portent fréquemment du maïs et des aubergines. L'emplacement des fourneaux en creux, rempli de terre et d'herbe mélangées, porte des pieds de bananiers ⁽¹⁾.

Il faut souvent protéger le champ contre les antilopes au moyen de fortes clôtures de bambous entre lesquels on glisse des feuilles de palmier, ou par l'installation de bouteilles munies d'un clou, et qui font un bruit de sonnaille au moindre souffle de vent.

Les sarclages s'effectuent en décembre et janvier, un seul (ossahala) est souvent suffisant car les mauvaises herbes sont rares (fougères surtout), et faciles à détruire ; elles sont ramassées dans des hottes et mises à pourrir en tas au bord du champ. On récolte en deux temps, suivant les variétés d'arachides, du 15 février au 15 mars pour la rose, et après cette date jusqu'en avril pour l'autre. L'arrachage est fait de la main gauche, tandis que de la droite, avec une houe *kosso* ou à défaut une machette on procède à un grattage du sol de façon à récupérer dans de petits paniers (*siebe*) les gousses qui se sont détachées des plantes. Celles-ci viennent sans difficulté car elles sont à fleur de sol. Elles sont aussitôt ramenées en arrière

(1) Avant de faire dégager l'un de ces fourneaux il nous a fallu acheter les bananiers qui l'occupaient.

et séchent sur place. On les regroupe ensuite en tas, les gousses vers le haut, ou bien on les dispose en guirlandes sur des lianes tendues entre des piquets (cette installation s'appelle *mosinga*).

Vient ensuite l'égoussage et la récolte des coques dans de grandes hottes *pondji*, que l'on emmène au village si celui-ci n'est pas trop éloigné, ou que l'on met à l'abri sous des huttes basses de branchage recouvertes de feuilles de palmier (*nzo ikere a lebuki*, « petite maison au champ »). En avant un espace dégagé a été préparé et on y étend les arachides au soleil pendant quelques jours. Elles sont ensuite amenées au village et rassemblées dans de gros bâtis de feuilles (*mosiyi*) suspendus au toit des cases.

Au cours des sarclages et après la récolte les herbes et les fanes d'arachides sont mises en tas, pourrissent quelque temps à découvert puis sont recouvertes de terre, soit avec la houe *kosso*, soit avec une pelle (outil masculin). Les mottes sont préalablement découpées au ras du sol, ou à quelque profondeur. On obtient ainsi des buttes (*ibomi*) de toutes formes et de toutes dimensions (de quelques mètres carrés jusqu'au champ de trois ares et demi). Elles sont surtout réservées au tabac, planté très dense (28 000 pieds/ha pour 550 m² contrôlés), et qui donne des plants magnifiques, dépassant deux mètres de haut. Quelquefois on emploie aussi à cet effet les pièges de chasse *lebela ba niama* (« trou pour les animaux ») préalablement remplis de terre. Sur les buttes on trouve aussi des bananiers, des patates douces, et des pieds d'arachide de deuxième saison. Au total les surfaces ainsi réutilisées restent très limitées, une vingtaine d'ares tout au plus. La récolte des aubergines précède celles des arachides pour les légumes, et la suit de près pour la graine. Après cela le champ est laissé à l'abandon, seuls les *ibomi* et quelques pieds de canne à sucre et de bananiers continuant à être entretenus.

Les rendements paraissent en général excellents. Cependant certaines parcelles sur sols forestiers avaient très mauvaise allure, à tel point qu'elles n'avaient parfois même pas été récoltées. Il semble qu'il faille mettre en cause l'épuisement du sol par la culture précédente de manioc, et aussi le tassement de la couche superficielle, qui n'a fait l'objet d'aucun labour. Un argument à l'appui de cette remarque est fourni par des pieds de taro et de manioc plantés aux abords du téléphérique, sur un sol profondément labouré par les engins, et qui connaissent un magnifique développement.

c — *Le champ de maïs.*

Malgré sa faible importance relative (0,7 ha et 2 % des surfaces défrichées) il est intéressant à étudier car il permet une mise en valeur originale des sols hydromorphes (*mobinga*) très répandus autour de Mbinda, et du bourrelet de berge de la Louessé. D'autre part les femmes interviennent très peu dans les diverses opérations culturales, et les hommes célibataires ou divorcés peuvent pratiquement se passer de leur concours. Enfin c'est une activité que l'on peut considérer comme complémentaire de la récolte du vin de raphia, qui se fait souvent au même endroit, et les quelques parcelles véritablement consacrées à ce type de champ appartiennent aux plus grands « récolteurs » ⁽¹⁾ du village.

Les travaux de défrichement sont identiques à ceux des champs de manioc, mais on doit les pratiquer plus tard car il faut attendre un assèchement suffisant des sols. Ils sont par suite plus délicats à mener et le brûlis est toujours difficile à réussir. On veille à choisir des terres bien drainées malgré leur hydromorphie, soit, au bord de la Louessé la partie supérieure du bourrelet, au voisinage des défluent qui provoquent un abaissement du niveau des eaux, et ailleurs sur le cours supérieur des ruisseaux. Les « *mbinda* », marécages quasi permanents et presque sans écoulement, sont au contraire évités.

On sème le maïs au mois d'octobre, avant l'inondation, en ordre serré (au moins 20 000 pieds à l'hectare) mais de façon irrégulière, avec de nombreux trous provoqués par la présence des troncs et des grosses branches à moitié calcinées. Un sarclage très léger est effectué en novembre-décembre, et la récolte

(1) Terme employé pour désigner les personnes qui pratiquent ce métier.

s'échelonne ensuite sur un ou deux mois, au gré des besoins du propriétaire, qui consomme souvent les épis en cours de maturité au champ, au cours de la halte de midi. Sur les parcelles du bourrelet de berge on ne met pas de canne à sucre, l'inondation étant trop importante. Ailleurs on la plante en janvier, avec quelques bananiers, et elle reste en place pendant quatre à cinq ans.

a — *L'exploitation de la palmeraie.*

C'est une activité économique ancienne et importante, et l'histoire le rappelle. C'est en effet autour de la possession des importantes palmeraies de la vallée que s'est jouée la séparation entre les deux tribus mihongo et batsengi ⁽¹⁾, et la répartition géographique des palmiers (*tombe*) a servi entre elles de base au découpage territorial. L'espèce en question est sans doute *Raphia vinifera* P. Beauv. car elle correspond à la description de WALKER et SILLANS, et la méthode d'exploitation est identique à celle qu'indiquent ces auteurs ⁽²⁾ ; elle consiste à inciser l'arbre debout et vif, sans l'abattre.

Les « récolteurs » quittent le village tôt le matin avec deux dames-jeannes suspendues à une latte que l'on porte sur l'épaule, et passent la journée entière sur place. Ils se reposent à midi sous des hangars construits au bord du sentier, et rentrent le soir avec 10 ou 20 litres de vin qu'ils vont aussitôt vendre au marché de Mbinda.

On utilise aussi les noix de palme (fruits d'*Elaeis guineensis*), pour en extraire l'huile. Les noix sont préalablement cuites et pilées au mortier avant d'être passées au pressoir (*lekama*). Celui-ci est bâti sur le même principe que le dispositif koukouya, avec deux piquets supportant une latte transversale au milieu de laquelle sont suspendus deux forts liens tressés. Le panier contenant la pulpe des noix est placé entre eux et pressé par torsion à l'aide d'une barre de bois.

III — ANALYSE ET RÉSULTATS

1. LES STRUCTURES DU SYSTÈME AGRAIRE

Nous en avons déjà eu un aperçu à propos des champs de manioc, avec la division du temps en « années des courges » et en « années des aubergines ». Notre propos est ici de montrer comment les agrégats structuraux que constituent les types de champ, s'accommodent des notions de temps (temps de culture, de jachère, successions de culture) et d'espace (répartition suivant les disponibilités en sols et exigences imposées par la distance), comment ils se combinent entre eux ou s'ajoutent pour former le système agraire, et de quelle manière enfin la constitution de cet édifice amène à la définition d'une portion de territoire nécessaire pour assurer la nourriture du groupe en question et assurer sa survie, à la délimitation du terroir où il exercera son activité.

Il n'existait autrefois qu'une seule combinaison entre les types de champ, encore très largement dominante aujourd'hui (66,4 % des surfaces mises en culture dans l'année), celle qui associe les cultures

(1) B. GULLOT, 1967, pages 39-40.

(2) WALKER et SILLANS, page 329.

du manioc et de l'arachide. Les règles de la succession sont les suivantes : défrichement d'une forêt secondaire vigoureuse (jachère de 25 à 30 ans au moins), culture du manioc étalée sur deux ans, avec en première année association avec les courges ou les aubergines, puis jachère courte de deux ans, après quoi vient le champ d'arachides. Ce dernier peut en théorie être refait une ou plusieurs fois par la suite, avec jachères intercalaires de deux ans, les récoltes précédentes servant de guide pour la reconduction. Cependant, d'après notre levé, les champs d'arachide sur sols forestiers sont bien moins étendus que ceux de manioc (7 hectares contre 16) ce qui pousse à affirmer qu'une fois sur deux au moins ces derniers retournent directement à la jachère, et que l'on ne doit pratiquement jamais utiliser trois fois de suite la même parcelle.

Dans le détail la répartition annuelle s'établit comme suit :

- *ivila* : ilemabirongo, année où le manioc est planté,
- *hono* : ilemasiunza, année où le manioc est mangé,
- *binielele* { jachère (*lebosso*),
- *bikulu* {
- *iboka* : *iboka a penda*, champ d'arachides,
- deux ans de jachère (*lebosso*),
- *moḥohala* : deuxième culture d'arachides, si c'est une bonne terre, soit huit ans en tout.

L'obligation de ne défricher pour les champs de manioc que la haute forêt entraîne assez rapidement sa disparition, d'autant plus qu'on utilise seulement les meilleurs sites ; en admettant qu'il faille 30 ans ⁽¹⁾ (c'est apparemment un minimum) pour une reconstitution convenable du couvert antérieur, 640 hectares au moins (16 hectares pendant quarante années, dont huit de mise en culture et une trentaine de jachère) seraient nécessaires aux habitants de Passia. En fait, il en faut beaucoup plus, compte tenu des savanes qui ne sont pas utilisées, des marécages et des endroits que l'on estime inaptes à la culture. Si l'on en croit les villageois qui affirment que leur groupe était deux à trois fois plus important, c'est 2 à 3 000 hectares qu'il leur fallait contrôler.

Le champ d'arachides sur sols améliorés (*lebuhu*) n'est lui non plus pas nouveau. Cependant son emploi semble ici privilégié car le village bénéficie de nombreux sites favorables datant des regroupements de population le long des pistes reliant le poste de Tsinguidi (au sud de Mayoko) à celui de Moukagni. C'est si vrai que les sentiers de desserte des champs reproduisent fidèlement ces anciens itinéraires ⁽²⁾.

Il n'y a pas de succession de culture, l'arachide est cultivée d'octobre-novembre à février-mars, et le terrain retourne immédiatement à la jachère, excepté les emplacements des buttes où l'on a planté du tabac. Ensuite viennent théoriquement deux ans de repos, puis un nouveau champ d'arachides. Comme la durée d'occupation des sols (quatre-cinq mois) est très brève, ces courts temps de repos suffisent à leur restituer une fertilité suffisante. Néanmoins l'enrichissement dont ils ont bénéficié, étant donné son origine, ne peut être entièrement restauré par une jachère naturelle, et on va certainement vers leur épuisement à plus ou moins longue échéance.

La succession maïs-canne à sucre a les mêmes caractères que celle du manioc et de l'arachide, à la seule différence qu'il n'y a pas entre eux de jachère intercalaire, la canne étant plantée en janvier après la récolte du maïs. La rareté des sols adéquats et la nécessité d'une très longue jachère limitent l'emploi de cette formule, dont l'importance est très secondaire.

(1) Après 30 ans d'abandon les espaces cultivés le long des pistes qui menaient au poste de Moukagni ne sont pas encore jugés capables de fournir des rendements intéressants de manioc.

(2) Lesquels sont en vérité très anciens, car ils sont jalonnés par les tas de scories et les ruines des ateliers de fonte du fer.

Enfin l'introduction du riz a amené la création d'une quatrième combinaison assez voisine. Sur les trois parcelles observées le riz a été cultivé sur sols hydromorphes après défrichement d'une forêt ancienne ; quatre années de jachère ont suivi, après lesquelles on a semé de l'arachide. L'interruption momentanée de la riziculture ne nous permet pas de dire à quel avenir est promis ce type de champ, ni quelle forme il prendra ⁽¹⁾.

Au total il y a donc trois types de « rotations » à travers l'espace cultivé, celle des champs établis sur défriche forestière (manioc-arachides), des champs d'arachides sur *lebuhu*, et enfin des champs de maïs et de riz sur sols hydromorphes. En fait l'étude de la première suffit à déterminer les besoins en terre d'un village. La seconde n'en est qu'un corollaire, et la troisième peut être négligée.

On conçoit qu'un système faisant appel à des techniques aussi extensives ait besoin de grands espaces pour se développer et se maintenir, et qu'il ne permette pas une très grande densité de population. En outre sa simplicité est une cause de fragilité, l'alimentation du groupe dépendant d'une seule récolte, celle du champ de manioc. Que celle-ci ne puisse être assurée correctement pendant une ou deux saisons consécutives et c'est immédiatement la catastrophe, car il n'y a aucun moyen de se rattraper. C'est probablement ce qui a rendu si meurtrières les grandes famines provoquées au Gabon par les réquisitions de vivres et les recrutements de main-d'œuvre pour les chantiers forestiers. Le défrichement est l'opération cruciale, et toute erreur, tant sur le choix des sols que sur le moment où opérer le brûlis, est aussitôt sanctionnée.

En reprenant les chiffres cités plus haut la densité maxima supportable sur une période de 40 ans serait de environ 15 habitants au km² (1 000 hectares pour 170 habitants), et pour une communauté de 500 habitants 3 000 hectares au moins sont nécessaires, ce qui oblige les cultivateurs à rayonner sur trois kilomètres autour de leur habitat. Les distances à parcourir deviennent donc rapidement assez fortes.

A cet éloignement progressif des champs une parade a été trouvée par le biais des campements de culture. Ceux-ci sont très nombreux et donnent lieu à un habitat temporaire qui peut se prolonger pendant plusieurs mois. En général chaque propriétaire possède une case construite en matériaux végétaux à la lisière de son champ et entourée de bananiers et de buttes de tabac, l'ensemble formant une petite ferme en réduction. C'est surtout la culture de l'arachide, par les soins qu'elle exige, qui amène à recourir à cette pratique et les anciens sites habités en sont le domaine d'élection. On peut par suite être tenté de ne voir là qu'une tentative de renouer avec la tradition de l'habitat en hameaux qui l'emportait autrefois, chaque groupe s'isolant pour quelque temps sur son *lebuki*. Mais il entre aussi dans cette coutume une part d'habitudes héritées de l'époque des migrations. Comme on ne peut faire immédiatement un champ d'arachides sur défriche forestière ⁽²⁾, il était nécessaire à chaque déplacement de continuer à utiliser les champs déjà ouverts sur le site précédent. En gros l'opération devait s'effectuer en deux phases. Après la recherche de l'emplacement, effectuée semble-t-il lors de parties de chasse en suivant les pistes des éléphants, ou sous la conduite des pygmées, on établissait des champs de manioc, avec construction simultanée d'un campement provisoire hébergeant la main-d'œuvre exigée par ce travail. Après quatre ans on pouvait passer à la deuxième étape, celle du regroupement dans le nouveau village. Cependant l'ancien n'était certainement pas abandonné aussitôt, il devenait à son tour campement de culture car on exploi-

(1) Actuellement le BDPA relance la culture du riz, effectuée par des groupements coopératifs auxquels il fournit la semence et une garantie d'écoulement de leurs produits. Cette initiative a eu des effets curieux. Par exemple la nécessité de trouver les vastes emplacements nécessaires a amené les gens du village à aller implanter leurs champs très loin vers l'est, aux sources de la rivière Bakosso (soit à 10 km à vol d'oiseau, et à près de 25 par la route forestière). Nous verrons plus loin que ces énormes distances ne sont pas aussi « anormales » qu'il le paraît.

(2) Avant l'introduction de l'arachide il semble que le pois de terre (*nzu*) remplissait les mêmes fonctions. Il est cultivé en effet de façon identique, sur le même type de champ.

taît désormais les sols enrichis de ces tout neufs *lebuĥu* pour une culture intensive d'arachides. A Passia nous avons trouvé une survivance de ce mécanisme. Deux femmes sur les cinq du chef du hameau n° 3 ont en effet résidé pendant plusieurs mois dans des cases construites à l'emplacement de l'ancien village, sur la route de Koulamoutou, soit à plus de 30 km par la route et à 17 km en ligne droite de chez elles. Elles ont ainsi cultivé un hectare d'arachides et entretenu les bananiers, safoutiers et avocats.

Dans quelle mesure ce mode de déplacement est-il structurel, lié à l'articulation même du système de culture, nous n'osons le préciser. Les dernières migrations semblent en effet avoir été provoquées par une pression exercée par d'autres peuples, et il n'y aurait alors eu là qu'une adaptation à des nécessités particulières momentanées. Cependant on ne peut non plus s'empêcher de penser que ces mouvements résolvaient d'un seul coup, et beaucoup mieux que les campements de culture, tous les problèmes posés par l'éloignement des champs et le choix progressif des meilleurs sols, et qu'on se procurait ainsi une bien tentante « nouvelle donne », à relativement peu de frais étant donné la précarité des constructions ⁽¹⁾. De toute façon l'histoire ne nous fournit aucun moyen de trancher la question. Retenons seulement que les regroupements de population de l'époque coloniale, vus sous cet angle, s'ils n'avaient pas été aussi brutaux n'auraient pas eu par eux-mêmes d'effets destructeurs. Le dernier en date des mouvements, effectué librement, peut même être jugé bénéfique, car il constituait un « retour aux sources » et il a permis la mise en exploitation de nombreux *lebuĥu*.

2. L'EFFICACITÉ DU SYSTÈME

A. Une agriculture peu absorbante

En analysant le calendrier agricole on fait aussitôt plusieurs remarques. Tout d'abord à des périodes de travail assez intensif : débuts de la saison sèche et de la première saison des pluies, succèdent des temps de repos relatif (mois de janvier) ou presque absolu, en mai-juin. D'autre part un an sur deux il n'y a pas de récolte de courges, ce qui a pour effet de décharger encore le mois de juin.

a — *Le travail masculin.*

Le temps des hommes est inégalement réparti entre les activités agraires, saisonnières et secondaires, et une foule de tâches annexes plus intéressantes et plus lucratives.

Seule la saison sèche retient longtemps les hommes aux champs encore que le défrichement puisse être rapidement expédié. D'après les travaux du BDPA, au Congo-Kinshasa il exige environ 90 jours/ha, à raison de huit heures par jour ⁽²⁾. Les interrogatoires que nous avons menés ici sur quelques parcelles (résultats très incertains car fondés sur une enquête a posteriori, souvent chiffrés en « semaines » de travail, sans qu'on connaisse la durée de cette semaine ni le nombre d'heures passé par jour au champ) nous donnent une moyenne, sur 4,5 hectares, de 85 jours par hectares. Rapporté à l'ensemble de la population masculine ayant effectivement participé au défrichement ce résultat laisse supposer un peu moins de 30 jours par actif ⁽³⁾.

⁽¹⁾ En même temps on se procurait ainsi de nouveaux *lebuĥu*, à un moment où les anciens devaient commencer à donner des signes d'épuisement.

⁽²⁾ BDPA, 1964, annexe 1, p. 232.

⁽³⁾ Les salariés peuvent donc ouvrir des champs en y employant leurs jours de congé. Ainsi l'un d'eux a défriché 14 ares en 11 jours de travail étalés sur quatre ou cinq semaines.

Ce travail est parfois individuel, mais peut aussi faire l'objet d'ententes collectives. Dans ce dernier cas on assiste à des groupements de quelques parcelles entre personnes de rang social similaire (champs n° 46 à 53 de la carte n° 3). La parenté joue un faible rôle dans ces réunions : ce qui compte, c'est surtout la confiance mutuelle et la bonne entente. Les repas se prennent au champ, et sont préparés par les femmes. Ailleurs on se rassemble autour d'un chef, et ceci se traduit par l'ouverture d'un grand champ, pouvant dépasser un hectare (n° 6 et 12). Ont travaillé ainsi pour le chef de village : un frère de même père et même mère, un autre de même père, trois de ses fils et deux de ses gendres.

Le champ d'arachides est débroussé un peu après, car la végétation, moins haute, sèche plus rapidement et peut être coupée seulement quelques jours avant le brûlis.

Ceci fait, il ne reste plus durant le reste de l'année qu'à planter et récolter le tabac et à entretenir les plantations de café. La chasse, collective avec des filets, ou individuelle au fusil, l'entretien des cases, dont il faut souvent changer la couverture de feuilles de raphia, la récolte du vin occupent alors les journées. Une enquête menée début avril dans les deux hameaux principaux montre une nette spécialisation, et une différence de rythme. Au chef-lieu les 20 hommes interrogés durant cinq jours ont consacré en moyenne plus de sept heures par jour au travail, et même près de huit par jour ouvrable. Le tableau I résume la répartition par types d'activités, traduite en heures de travail par homme et par jour :

TABLEAU I

Occupation Date	Récolte du vin de palme	Entretien des cases	Tuiles de raphia	Travaux agricoles	Divers	TOTAL
Mercredi 5 avril..	6,1	0,5	0,6	0,2	0,2	7,6
Jeudi 6	5,8	0,3	0,5	0,6	0,6	7,8
Vendredi 7	6,8	—	0,6	0,3	0,9	8,6
Samedi 8	6,6	—	0,5	0,1	0,5	7,7
Dimanche 9	5,1	—	0,5	—	—	5,6
Moyennes	6,1	0,2	0,6	0,2	0,4	7,5

Les travaux agricoles : entretien du café, des cultures de case, du tabac, sont presque entièrement délaissés, tandis que les occupations orientées vers une vente immédiate (vin de palme, tuiles de raphia) accaparent près des 9/10 du temps.

Naturellement ce ne sont là que des moyennes. Les « récolteurs » passent jusqu'à 10 et même 12 heures en dehors de chez eux, dimanche compris, et comptent pour 80 % dans les heures de travail alors qu'ils ne représentent que les trois cinquièmes de la population étudiée. Il ne s'agit cependant pas de temps de travail continu, les déplacements et les pauses au cours de la journée n'étant pas décomptés. Ce n'en est pas moins un métier extrêmement pénible ; partis dès 6 ou 7 heures les hommes ne rentrent parfois qu'à la nuit tombante, et il leur faut transporter 10 à 20 litres de vin sur plus de six kilomètres de sentiers accidentés, et même inondés sur des dizaines de mètres au passage des ruisseaux.

Au hameau n° 3 nous avons mené l'enquête sur les quatre hommes présents, le cinquième résidant provisoirement dans un campement de culture. Les résultats exposés ci-dessous sont très différents, et naturellement beaucoup moins significatifs étant donné l'extrême petitesse de l'échantillon.

TABLEAU II

Occupation Date	Chasse	Tuiles de raphia	Vin de canne à sucre	Travaux agricoles	Divers	TOTAL
Mardi 4 avril	0,2	2,5	0,2	—	0,2	3,1
Mercredi 5	2,0	1,2	1,8	—	1,5	6,5
Jeu di 6	—	2,7	1,3	—	0,5	4,5
Vendredi 7	1,8	—	—	1,2	—	3,0
Samedi 8	—	2,0	—	—	0,8	2,8
Dimanche 9	—	2,5	1,8	—	0,5	4,8
Lundi 10	—	2,5	1,3	—	—	3,8
Moyennes	0,6	1,9	0,9	0,2	0,7	4,3

Néanmoins on peut remarquer que les travaux agricoles sont aussi délaissés qu'au chef-lieu, et que les spéculations à but commercial accaparent une bonne part des activités productives (en gros les deux tiers). L'éloignement du marché de Mbinda y interdit la récolte du vin de palme, ce qui a une forte incidence sur le style de vie, beaucoup plus nonchalant, et la situation en pleine forêt autorise plus facilement la chasse et la rend plus fructueuse.

b — *Les occupations féminines.*

D'après l'enquête effectuée au hameau n° 3 au moment de la récolte des arachides, soit en période d'activité moyenne, les travaux des champs prenaient aux femmes près de la moitié de leur temps (46 %) le reste étant réservé aux tâches ménagères (39 %) et aux transactions sur le marché de Mbinda (15 %).

Le rythme saisonnier est plus équilibré que chez les hommes. La première saison des pluies est l'époque des divers semis : arachides, courges, maïs, aubergines, et du bouturage du manioc. L'absence de labour et le très faible niveau de préparation du sol rendent ces opérations assez légères, et toutes sont pratiquement menées de front, en octobre-novembre. Les sarclages commencent par celui des arachides, en décembre-janvier, qui se poursuit en petite saison sèche, relayé ensuite par celui du manioc, tandis que débutent les récoltes des aubergines et du maïs. Mars et avril sont consacrés à l'arrachage et au séchage des arachides, qui, en « année des aubergines » marquent la fin de la période des gros travaux. En « année des courges » ceux-ci se prolongent au contraire jusque très avant dans la saison sèche. En opposition avec l'emploi du temps masculin de juillet à septembre survient un repos relatif, seulement troublé par les corvées d'eau ou de bois.

La répartition quotidienne est très inégale suivant l'âge des femmes, et les temps moyens (un peu plus de trois heures par jour en avril, ce qui est malgré tout nettement supérieur à ce que font les hommes) ne signifient pas grand chose. Au chef-lieu par exemple les femmes des « récolteurs » partaient avec eux tôt le matin et ne revenaient que tard le soir, vers 16 ou 17 heures. Par contre les personnes âgées ne quittaient guère le village que pour aller chercher du bois ou des légumes pour les repas. De toute façon, même pour celles qui passaient la journée entière au champ on n'avait pas l'impression d'une activité débordante et le temps ne semblait guère les presser. Les travaux sont d'ailleurs tous assez légers, ne requièrent pas de gros efforts physiques : pas de labours, sarclages aisés car le brûlis a une action

nettoyante efficace, récoltes échelonnées ⁽¹⁾. C'est le transport des récoltes, rendu pénible par les longs trajets, qui exige le plus de peine.

Les tâches domestiques comprennent la préparation des aliments, qui commence par leur transformation (rouissage du manioc, notamment, qui prend 10 % du temps de travail, pilage des tubercules, des graines de courges, des bananes, des arachides), en tout près de deux heures par jour, et la cuisine qui exige environ une heure, tout comme le marché, où elles vendent leurs produits et achètent des compléments de nourriture.

Les travaux collectifs sont rares. Les semis sont individuels, et nous n'avons jamais vu d'arachides récoltées en groupe, bien que c'eût été la règle autrefois. Seules ont survécu les ententes pour la récolte des courges, en unités importantes appelées *bapunzigi ba nzaka*. Il y en a trois au chef-lieu, correspondant aux *lebuki* dominants : Makomba, mokumi et Manbonda, et une au hameau n° 3, soit en moyenne 10 à 25 femmes.

Le groupe passe tour à tour sur chaque champ. Les propriétaires préparent la nourriture commune quand leurs compagnes travaillent pour elles, et toutes mangent ensemble sur place. Elles bavardent et chantent pour se donner du courage, par exemple ce refrain : « doki doki lokunda mana mana na ngweli », « dites-moi faites la force, comme le pigeon mange le riz, ce sera fini de bonne heure ». L'allusion au pigeon indique bien le caractère fastidieux du travail qui consiste à récupérer les graines minuscules une à une.

c — *Des loisirs importants.*

L'impression générale est que, sauf en saison sèche, les travaux des champs occupent très peu les hommes et ne surchargent pas trop l'emploi du temps féminin. L'alimentation du groupe est ainsi fournie aux moindres frais, et ceci permet de nombreuses autres activités. Autrefois c'était surtout la chasse, la pêche et le travail du fer qui remplissaient les temps morts, à un point tel que l'agriculture pouvait passer au second plan des préoccupations.

Il en résulte une grande facilité d'adaptation, et nous avons vu comment les habitants du chef-lieu ont habilement repris cette tradition pour pratiquer la récolte du vin de palme. Dans les autres hameaux le rythme de travail est beaucoup plus lent. Il y a là une possibilité certaine pour le développement du pays, si l'on arrive à trouver un moyen d'utiliser ce sous-emploi chronique. De même l'embauche de main-d'œuvre salariée, si on prend la précaution d'accorder les congés payés en saison sèche, ne semble pas de nature à porter un préjudice grave à la production vivrière si l'entreprise n'est pas située trop loin du village ⁽²⁾.

B. Les surfaces cultivées

a — *Les chiffres globaux.*

Malgré le peu de temps que l'on consacre à l'agriculture nous allons voir qu'ils sont honnêtes, et en tout cas suffisants pour assurer à la population une alimentation correcte.

Les 35 hectares mis en culture en 1966-1967 équivalent en effet à une surface de 20 ares par habitant, de 71 par homme actif, et de 51 par femme. Ces chiffres sont plus faibles que ceux que nous avons

⁽¹⁾ On pourra utilement comparer avec le travail harassant que s'imposent en regard les femmes Koukouya. Cf. B. GUILLOT, 1968, pp. 145-148.

⁽²⁾ D'ailleurs l'activité des salariés étrangers au pays provoque une destruction rapide de la forêt autour de Mbinda, et amènera sans doute assez rapidement une pénurie de terres neuves, et le report des cultures assez loin de la ville.

constatés sur le plateau koukouya (32 ares par habitant et 84 par femme) mais ils se situent en bon rang dans la moyenne congolaise, et ils permettent d'obtenir une production sensiblement égale car les rendements (manioc surtout) sont nettement supérieurs.

b — Répartition suivant les exploitations. Le parcellaire.

Par exploitation (1) c'est à peu près 80 ares qui sont défrichés dans l'année, mais la distribution est inégale, comme le montre la lecture des diagrammes de la figure 10. Trois d'entre elles surtout émer-

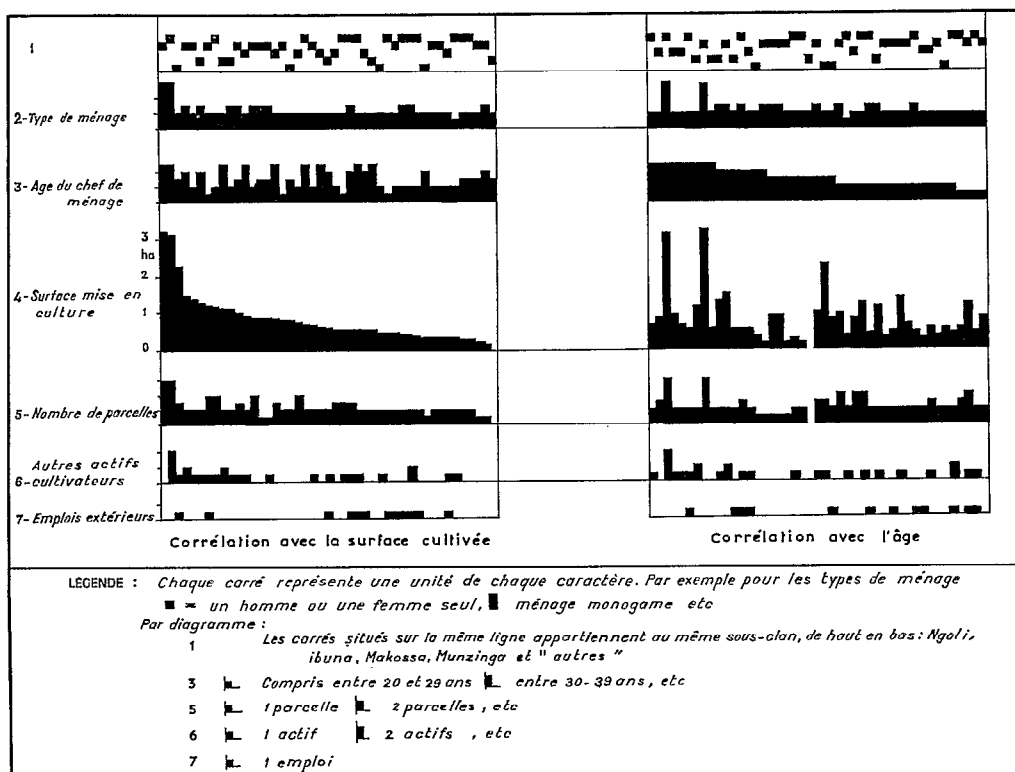


FIG. 10. — Etude de diverses corrélations.

gent nettement, mais la troisième est à éliminer car y est incluse une plantation de café de 1,50 hectare. Les deux autres exploitations, comme on le voit d'après les corrélations, sont le fait des deux grands polygames, et ceux-ci sont en même temps les chefs des plus grands hameaux. Nous avons vu comment elles avaient pu être constituées, par le biais des prestations de travail que leur ont fournies divers membres de leur famille. Ce phénomène ne joue plus pour les suivantes, où les écarts restent encore forts,

(1) Définition INSEE de l'exploitation adoptée ici : « l'exploitation groupe toute terre utilisée pour la production agricole et exploitée par une personne seule (exploitant) ou aidée par d'autres personnes ».

entre celles qui atteignent ou dépassent un hectare, et les dernières qui n'arrivent même pas à 0,5 hectare. L'âge intervient très peu dans cette sélection, ni l'appartenance à un sous-clan quelconque. Il existe une certaine concordance avec la présence de main-d'œuvre familiale supplémentaire, et avec les emplois extérieurs, qui ont logiquement tendance à provoquer une réduction des surfaces. En fait c'est surtout l'intérêt porté à l'agriculture et le dynamisme personnel des individus qui expliquent les différences. Au chef-lieu les « récolteurs » n'ont guère cultivé plus de 40 à 50 ares, tandis que toutes les exploitations sises au hameau n° 3 avoisinent un hectare. De même certains ouvriers, qui ne disposent pourtant que de peu de temps, ont réussi à devancer bon nombre d'agriculteurs. Enfin la polygamie paraît être contre toute attente un facteur assez neutre, et les ménages bigames se répartissent à peu près régulièrement dans l'échelle des valeurs.

L'étude du parcellaire révèle le caractère uniforme et extrêmement simpliste des fermes. Les diagrammes accusent ce caractère et les cultivateurs qui possèdent deux champs, soit un de manioc et un d'arachide, sont en forte majorité (27 sur 45, trois sur cinq). Lorsque le chiffre de deux est dépassé il s'y

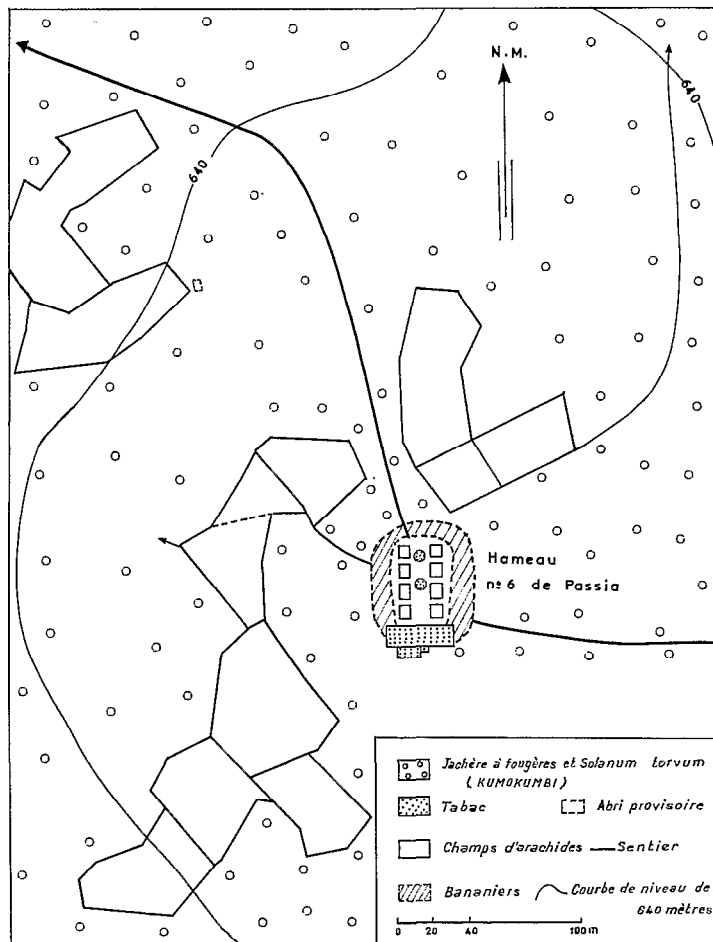


FIG. 11. — Site d'ancien village.

ajoute un champ de maïs, un deuxième d'arachides, ou une plantation de café. En gros la règle est que chacun ait un champ des deux types principaux, et que le reste prenne figure de surplus. Seules font exception les deux plus grandes exploitations, qui en ont un ou deux de manioc et plusieurs d'arachides.

Il en résulte que la distribution dans l'espace se fait par grands champs, de formes trapues, atteignant habituellement 30 ou 40 ares. La moyenne est un peu plus forte pour le manioc (40 ares). Les champs d'arachide sont de dimension sensiblement identiques en forêt, mais sont moins étendus sur *lebuhu*, comme le montrent les figures 11 et 12.

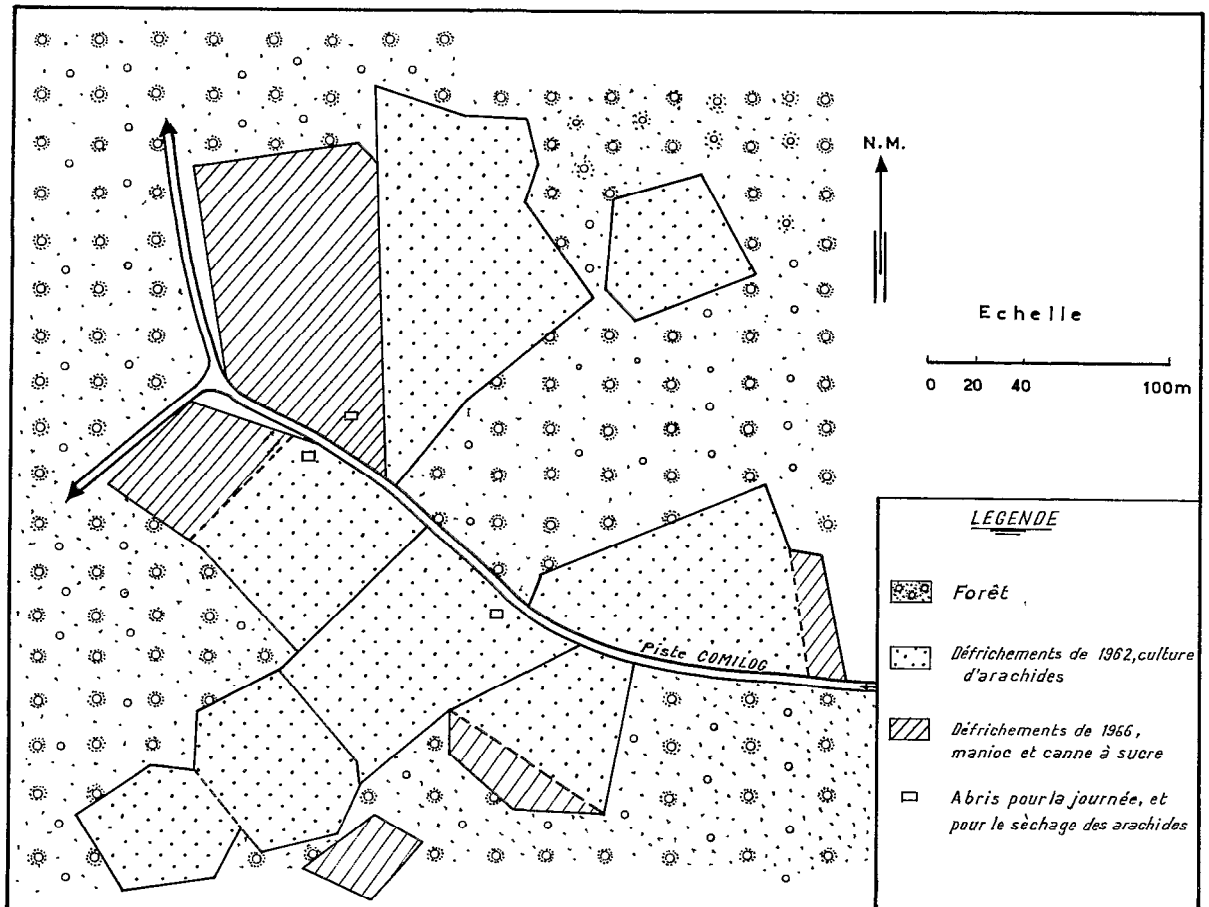


FIG. 12. — Exemple de grands champs sur forêt ancienne.

Le groupement en blocs contigus est assez peu pratiqué ; il peut associer des personnes du même *lebuki* (fig. 13), ou travaillant ensemble (champs n° 46 à 53 déjà cités), ou deux ou trois proches parents, le plus souvent père et fils, ou frères de même père.

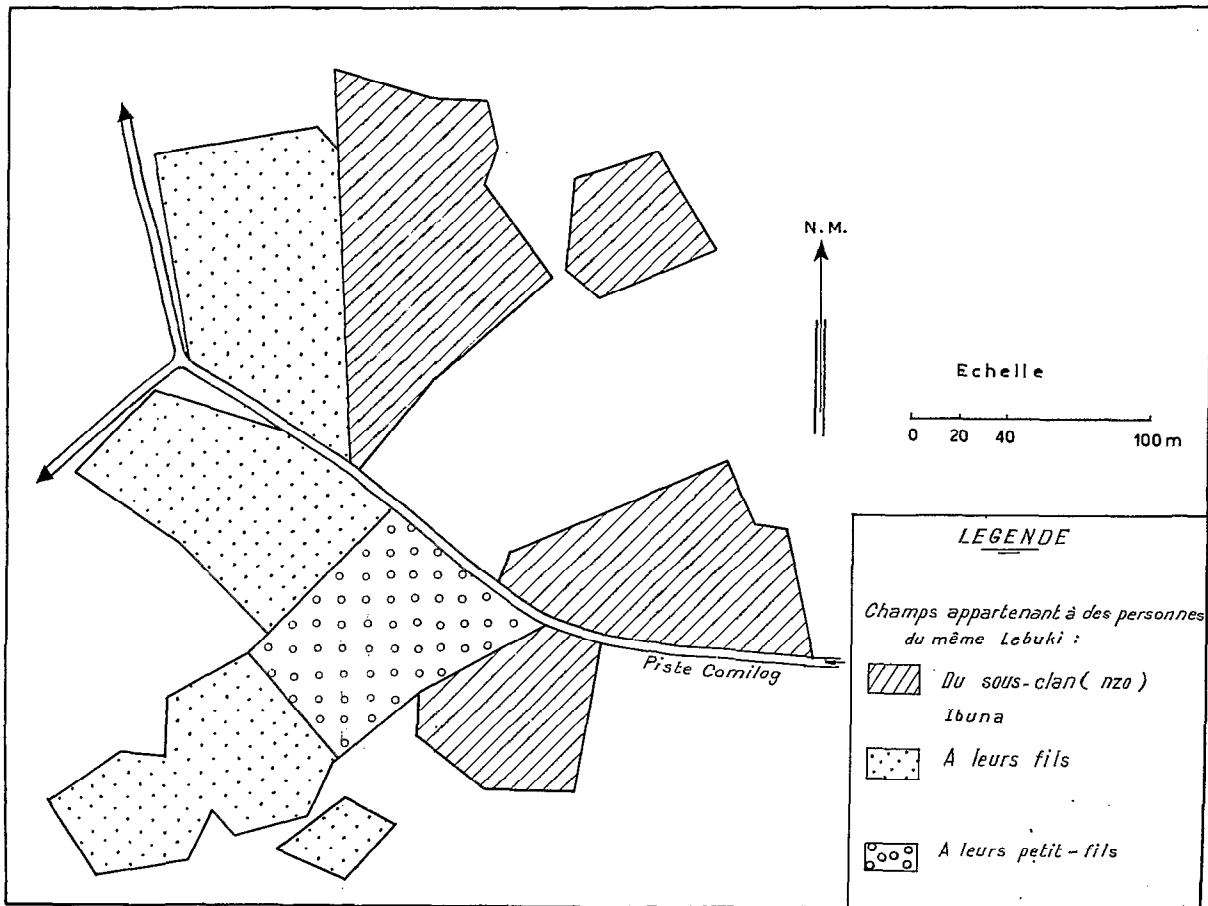


FIG. 13. — Groupe de champs. Répartition suivant les groupes de parenté.

C. Les revenus

On distinguera ici revenus agricoles et para-agricoles, en ne tenant pas compte des autres rentrées d'argent, provenant du commerce, des emplois salariés ou de l'artisanat.

Les revenus agricoles sont difficiles à connaître car les ventes se font au jour le jour, sur le marché de Mbinda, et nous n'avons pas pu, dans le cadre limité de cette étude, procéder à une investigation systématique. Dans les vingt ménages interrogés, les produits à vente fixe et souvent unique dans l'année : tabac, café, arachides ont rapporté en moyenne 4 500 F, dont un tiers environ revient au café et un autre à l'arachide. Le reste : manioc, vin de canne à sucre, aubergines, légumes, fruits fournit un montant appréciable mais qui n'a pas pu être évalué.

Ce sont les activités annexes qui tiennent la vedette : tuiles de raphia et chasse au hameau n° 3 (plus de 15 000 F par an pour deux ménages), et vin de palme au chef-lieu. Les « récolteurs » vendent chaque jour sur le marché des quantités impressionnantes de ce liquide, et ce avec une facilité déconcertante. Les plus actifs peuvent gagner jusqu'à 750 F par jour, et l'un d'eux a amassé ainsi 2 875 F en cinq

jours, ce qui, compte tenu des (rares) moments où il cessait son activité, lui assurait un revenu de 15 000 F par mois, soit l'équivalent d'un bon salaire.

Au total sur les revenus inventoriés les quatre cinquièmes provenaient d'activités para-agricoles. Ce résultat confirme ce que nous disions à propos de l'emploi du temps, et justifie la répartition quotidienne des travaux exposés plus haut, où l'agriculture prend une place très discrète.

CONCLUSION

Finalement le système agraire nzabi tel qu'il apparaît ici, malgré, ou plutôt en vertu de sa simplicité, se révèle très efficace puisqu'il continue à remplir son objet, qui est d'assurer l'alimentation du groupe, et qu'il permet de dégager des temps libres nombreux utilisables dans des activités plus intéressantes et plus fructueuses. Si l'on ajoute que cette possibilité crée les éléments d'une réponse favorable à des sollicitations nouvelles venues de l'extérieur nous pouvons, sur le plan strictement agraire, dire qu'il a réagi positivement à la création de l'axe Comilog et à l'ouverture du marché de Mbinda, et l'on peut, dans les villages qui n'ont pas encore été touchés à ce point par l'impact économique extérieur, tirer profit sans trop de danger de ce caractère structural.

ANNEXE I

La cartographie du terroir — Problèmes de méthode

Un problème aigu de représentation par la carte des faits agraires était posé par la très faible surface relative occupée par les défrichements d'une année qui sont à la base de cette étude. Ce caractère apparaît bien sur la carte n° 3 où de grandes étendues vides séparent les champs ou groupes de champ. Dans ces conditions il était impossible, en respectant la réalité, de mettre en évidence les phénomènes intéressants. La densité graphique, telle qu'elle est définie par J. BERTIN ⁽¹⁾, est très faible, les surfaces utiles couvrent seulement 0,7 % de l'étendue totale, et elles exigent le choix d'une échelle (au minimum 1/10 000) qui oblige à manipuler de très grands formats. Il a donc fallu renoncer au mode de représentation classique, celui de parcelles décrites dans leur configuration et leur étendue réelles et supportant les signes chargés de transmettre l'information.

Nous avons le choix entre deux solutions : ou grossir les images en conservant leur forme, ou en faire des figures géométriques simples, rectangles ou carrés. Nous avons opté pour la seconde, qui offre l'avantage d'indiquer sans ambiguïté le caractère schématique du dessin, et qui permet de ramasser plus complètement l'information en supprimant les contours fantaisistes encombrants. L'échelle du grossissement a été décidée en fonction de deux impératifs géographique ; nous devons en effet respecter la répartition par quartiers, très importante pour notre propos, et donc ne pas permettre aux parcelles d'en déborder les limites, et garder la distribution en unités isolées ou en groupes compacts. Le taux adopté (1 x 8), s'il laisse encore inutilisées d'énormes surfaces de papier (près de 95 %) permet cependant d'effectuer une forte réduction d'échelle sans que cela nuise à la lisibilité, et pour augmenter davantage encore la densité graphique nous avons employé des symboles « noir-cissant » au maximum l'image, tout en veillant à ce que les contrastes restent suffisants.

Il en résulte des cartes beaucoup plus maniables, qu'il est possible d'embrasser d'un seul regard, et qui conservent assez bien l'agencement des phénomènes dans l'espace. Quant à l'image réelle de l'occupation agraire elle peut à tout moment être restituée par le lecteur grâce à la carte n° 3.

Nous avons exclu les trois parcelles les plus éloignées. Peut être aurions-nous dû les faire figurer en les plaçant sur le bord du dessin, avec une flèche indiquant qu'elles se trouvent en dehors du cadre, car leur éloignement est en lui-même un trait original du système agraire qu'on pouvait juger digne d'être représenté.

(1) J. BERTIN, *Sémiologie graphique*, Paris 1967, page 176. L'auteur ajoute : « la lisibilité de l'image s'accommode de grandes densités graphiques et par conséquent de fortes réductions. La lecture aux niveaux moyens et la lecture d'ensemble s'en trouvent généralement plus aisées ».

ANNEXE II

L'industrie du fer

Notre propos n'est ici que de décrire ce que nous avons observé dans les environs de Passia, et de compléter ou de corriger en ce qui concerne les nzabi la description du docteur DELISLE (1). Celui-ci a rédigé son article d'après des renseignements obtenus par L. GUIRAL auprès d'un sous-groupe kota, les « Aoumbos » (2). Le témoignage de ce dernier est extrêmement intéressant car il a été recueilli à une époque où la sidérurgie, victime de la concurrence étrangère, commençait à s'éteindre dans l'ouest du Gabon, et nous avons ainsi des notations pratiquement irremplaçables sur la façon dont étaient menées les opérations.

Aujourd'hui nous ne pouvons plus qu'inventorier les ruines des fours et des mines ou interroger les derniers fondeurs de fer encore vivants. Ceux-ci sont déjà rares et très âgés car cette industrie a cessé brutalement lors de la conquête coloniale.

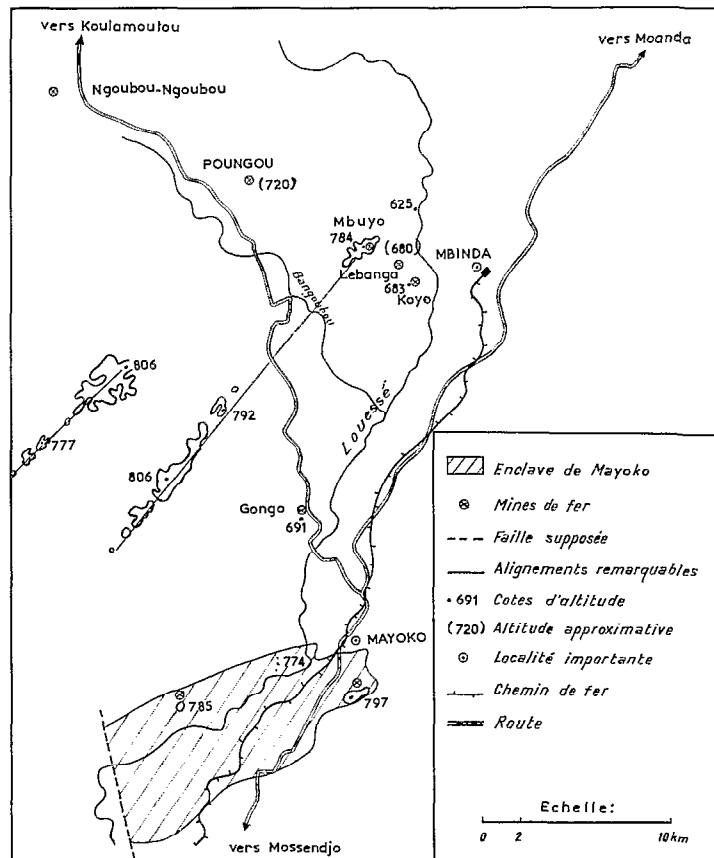


FIG. 14. — Carte des mines de fer.

(1) Dr DELISLE (F.), 1884.

(2) Les actuels Bawumbu, ou mieux Wumvu.

Les Nzabi ont en effet lutté longtemps, et il semble que l'occupant ait particulièrement axé ses efforts contre tout ce qui entourait le travail du fer, autour duquel devait s'organiser la résistance. On nous a ainsi cité le cas du site de Kumu, à la frontière du Congo et du Gabon, où les Français auraient surpris les gens en train de fondre le fer et les auraient tous massacrés sauf un qui aurait réussi à s'échapper.

1. *Le minerai et son exploitation*

Nous avons vu précédemment quelle était l'origine du minerai. Sa présence est liée à celle des roches métamorphiques, qui sont apparemment abondantes dans toute la région située au nord de Mayoko. La figure 14 présente la carte des mines que nous avons visitées ou repérées avec assez d'exactitude. Il en existe encore beaucoup d'autres, répandues dans un secteur très étendu, depuis Mayoko au sud jusque loin vers le nord au Gabon, et d'est en ouest de Mbinda aux abords de la Nyanga.

La teneur en fer dépend du degré d'altération auquel sont parvenues les itabirites, et par conséquent de leur position topographique, ou plus exactement de la différence d'altitude entre le sommet des collines et le bas des versants. On a ainsi plusieurs types de gisements :

- les mines à teneur élevée (plus de 60 % de fer métal) du style mont Lekoumou ou Mbuyo, où la dénivellation atteint 100 à 150 mètres,
- les mines à teneur plus faible (50 %) sur les collines basses. La roche non altérée contient 36 à 38 % de fer et n'était pas utilisée.

Pour le repérage des sites intéressants on procédait par sondages. L'exploitation était faite par des puits dont la profondeur varie avec l'épaisseur d'altérite à traverser pour atteindre le minerai. A Mbuyo ils sont très profonds et de faible diamètre, et les accidents étaient fréquents. A Koyo ils sont beaucoup plus réguliers et répartis sur une grande surface, avec un diamètre imposant (2,20 mètres) et une profondeur de 10 mètres au moins. Sur la figure 15 ont peut voir une coupe d'un de ces très beaux puits.

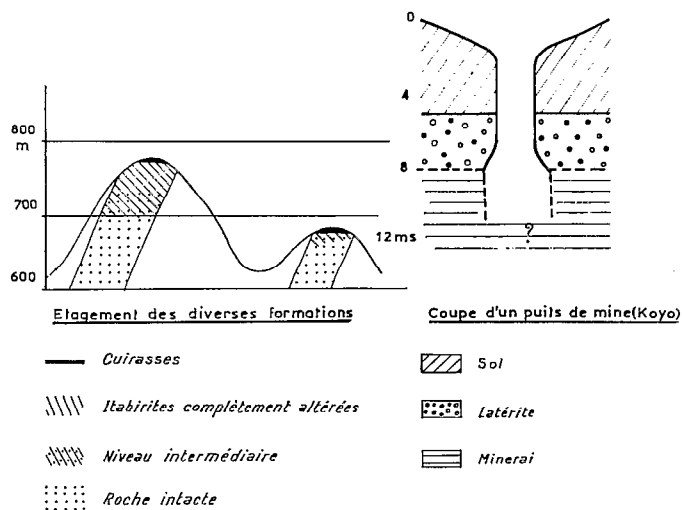


FIG. 15. — Etagement des diverses formations et coupe de la mine de Koyo.

Une fois extrait le minerai était cassé en morceaux de quelques centimètres de grand axe, trié, et secoué dans des paniers pour éliminer le terreau. On le faisait alors sécher au soleil, en le rentrant le soir et en le sortant le matin « comme les arachides ».

2. *La fonte du fer*

Après le tri et le séchage le minerai devenait plus aisément transportable, et chaque village, chaque quartier même possédait ses ateliers, souvent assez loin de la mine. Les ruines sont très nombreuses, et entourées des habituels tas de scories

(*ikondela*). L'installation comprenait une première excavation de 80 à 90 centimètres de profondeur et qui couvrait une surface pratiquement invariable, tantôt carrée (7×5 mètres), tantôt ronde (6 mètres de diamètre). Elle était abritée par un grand hangar en bois, et creusée semble-t-il de préférence sur une pente modérée, mais tout près du sommet des collines, sans doute pour diminuer les risques d'inondation.

Le four lui-même (*mbimba*) était foré dans le plancher près du bord le plus relevé, dans l'axe de la pente. Ceux que nous avons vus étaient bien conservés car les bords durcis par le feu ont pris la consistance de la brique. Celui qui a été dégagé à Malembo mesurait 1,30 mètre de diamètre et 1,40 mètre de profondeur. Pour protéger le charbon et le minerai de l'humidité du sol on plaçait au fond une sorte de grande assiette (*ndolo*) en terre cuite, de faible épaisseur, et que l'on calait soigneusement. En son centre était ménagée une petite ouverture pour l'évacuation de l'eau.

On mettait alors le minerai et le charbon au-dessus, sur une épaisseur de 85 centimètres au total, soit environ un mètre cube de matériau. La combustion était entretenue par une soufflerie comprenant une grosse tuyère en terre cuite et deux soufflets. La tuyère, *mohele*, était de taille variable. Celles de Malembo avaient un diamètre interne de sept à huit centimètres. Nous n'avons pas pu en connaître la longueur exacte car elles ne sont plus en place et les débris les plus longs ne dépassent pas 0,65 mètre. D'après leur position elles devaient atteindre plus de deux mètres. On les confectionnait en plaquant une couche d'argile sur une tige de bois bien droite et munie de son écorce. On renforçait ce bâti à l'extérieur par des baguettes de bambou disposées régulièrement tout autour et dont on voit encore très bien les marques en creux. Après cuisson le bois sec se détachait facilement, laissant le dessin de son écorce imprimé dans la glaise.

Les soufflets (*mosiegeti*) étaient construits suivant le même principe que ceux que les forgerons utilisent aujourd'hui mais étaient beaucoup plus gros. Ils se composaient chacun de deux outres de peau qui, par pression, envoyaient le souffle à l'entrée de la tuyère. Celle-ci arrivait au foyer par une encoche et sous une inclinaison assez forte.

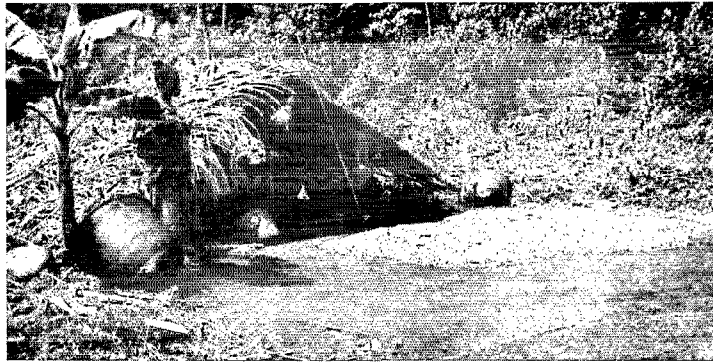
Nous n'avons pas pu élucider la façon dont le fer était extrait du four. On obtenait des lingots assez volumineux *ibangala*, et les blocs de scories étaient rejetés.

L'opération complète exigeait un personnel nombreux, depuis le fondeur spécialiste, *monenge*, jusqu'aux femmes qui préparaient le *ndolo* et les tuyères, en passant par les charbonniers et les transporteurs de minerai, soit en tout plus de 20 personnes. On ne la pratiquait qu'en saison des pluies, car en saison sèche les gens étaient occupés au défrichement des champs de manioc et d'arachide.

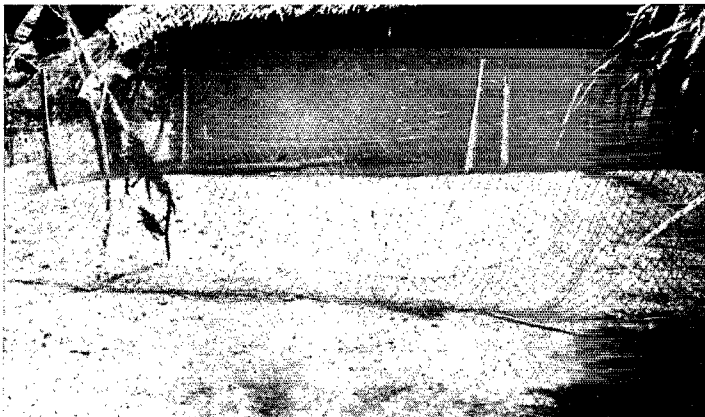
Planche photos



La récolte des arachides



Le séchage des arachides. Petit abri (nzo ikere a lebuki) où la récolte est entassée dans des hottes.



Le séchage des graines de courge. Remarquer le filet de chasse, la trainée de cendre, et l'épouvantail à gauche.

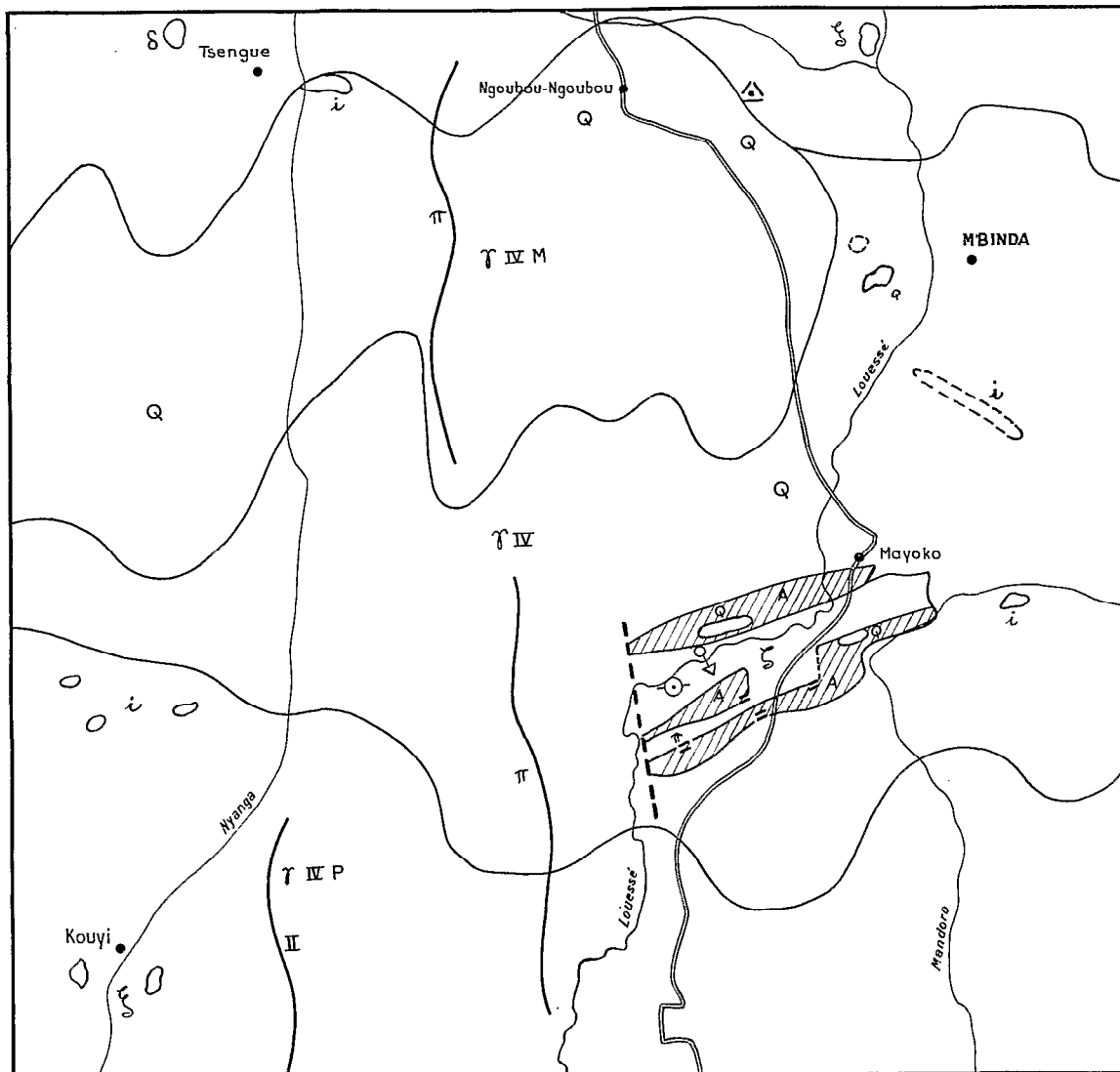


Culture de tabac à l'emplacement d'une fosse creusée pour capturer les animaux.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM (J.), 1954. — Dialectes du Gabon — La famille des langues Téké. *Bull. IEC*, nouv. sér. n^{os} 7-8, pp. 33-107.
- ANDERSSON (E.), 1953. — Contribution à l'ethnographie des Kuta I. *Studia ethnographica upsaliensia*, VI, Upsala.
- A.S.E.C.N.A., 1964. — Aperçu sur le climat du Congo. Brochure anonyme, févr., 10 p., 4 c. et tableaux récapitulatifs pour 11 stations.
- BALANDIER (G.), 1954. — Les problèmes du travailleur africain au Gabon et au Congo. *Bull. intern. des Sc. Sociales*, vol. VI, n^o 3, pp. 504-513.
- BOISSEZON (P. de), 1966. — Reconnaissance pédologique de la partie orientale du massif du Chaillu. ORSTOM, *multigr.* Brazzaville, 71 p.
- DELISLE (Dr F.), 1884. — La fabrication du fer dans le Haut-Ogooué. *Revue d'ethnographie*, pp. 465-473.
- DESCHAMPS (H.), 1962. — Traditions orales et archives au Gabon. Paris, Berger-Levrault, 172 p.
- EBOUE (F.), 1941. — La nouvelle politique indigène en A.E.F. Brazzaville, Impr. Offic.
- GUILLOT (B.), 1967. — Le pays Bandzabi au nord de Mayoko et les déplacements récents de population provoqués par l'axe Comilog. *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. IV, n^{os} 3-4, pp. 37-56, 15 fig.
- GUILLOT (B.), 1968. — La Terre Enkou. Recherches sur les structures agraires du plateau Koukouya. ORSTOM, *multigr.* Brazzaville, IV, +188 p., 7 c. H.T.
- GUILLOT (B.), 1969. — Note sur les anciennes mines de fer du pays nzabi au nord de Mayoko. *Cah. ORSTOM, Sér. Sci. Hum.*, vol. VI, n^o 2, pp. 93-100.
- JACQUOT (A.), 1966. — Essai de systématisation de la graphie pratique des ethnonymes du Congo. ORSTOM, Brazzaville, *multigr.*, 21 p.
- JEAN (Mlle S.), 1965. — Programme de développement de la région de Mossendjo, Etude sociologique B.D.P.A.
- KOECHLIN (J.), 1961. — La végétation des savanes dans le sud de la république du Congo. ORSTOM-LEC, Montpellier.
- NOVIKOFF (A.), 1961. — L'altération des roches dans le massif du Chaillu. ORSTOM, Brazzaville, inédit.
- SAUTTER (G.), 1966. — De l'atlantique au fleuve Congo — Une géographie du sous-peuplement — République du Congo — République Gabonaise. Paris, La Haye, Mouton E.P.H.E., coll. le monde d'Outre-Mer passé et présent, 1 103 p. 2 vol.
- SAUTTER (G.) et PELISSIER (P.), 1961. — Pour un atlas des terroirs africains. *L'Homme*, IV, 1, j. avril, pp. 56-72.
- SCHLIPPE (P. de) et BATWELL (B.L.), 1955. — Preliminary study of the Ngangwaca system of agricultural. Africa, oct., journal of the International african institute, XXV, 4 oct., pp. 321-351. Traduction française par le B.I.S., *multigr.*
- SURET-CANALE (J.), 1964. — L'ère coloniale, vol. II de l'Afrique Noire Occidentale et Centrale. Ed. sociales, 168, rue du Temple, Paris, 636 p.
- TEMPELS (R.P. Placide), 1949. — La philosophie bantoue (traduit du néerlandais par A. RUBBENS). *Présence africaine*, 124 p.
- WALKER (A. Raponda) et SILLANS (R.), 1961. — Les plantes utiles du Gabon. Paris Lechevallier, X, 614 p.

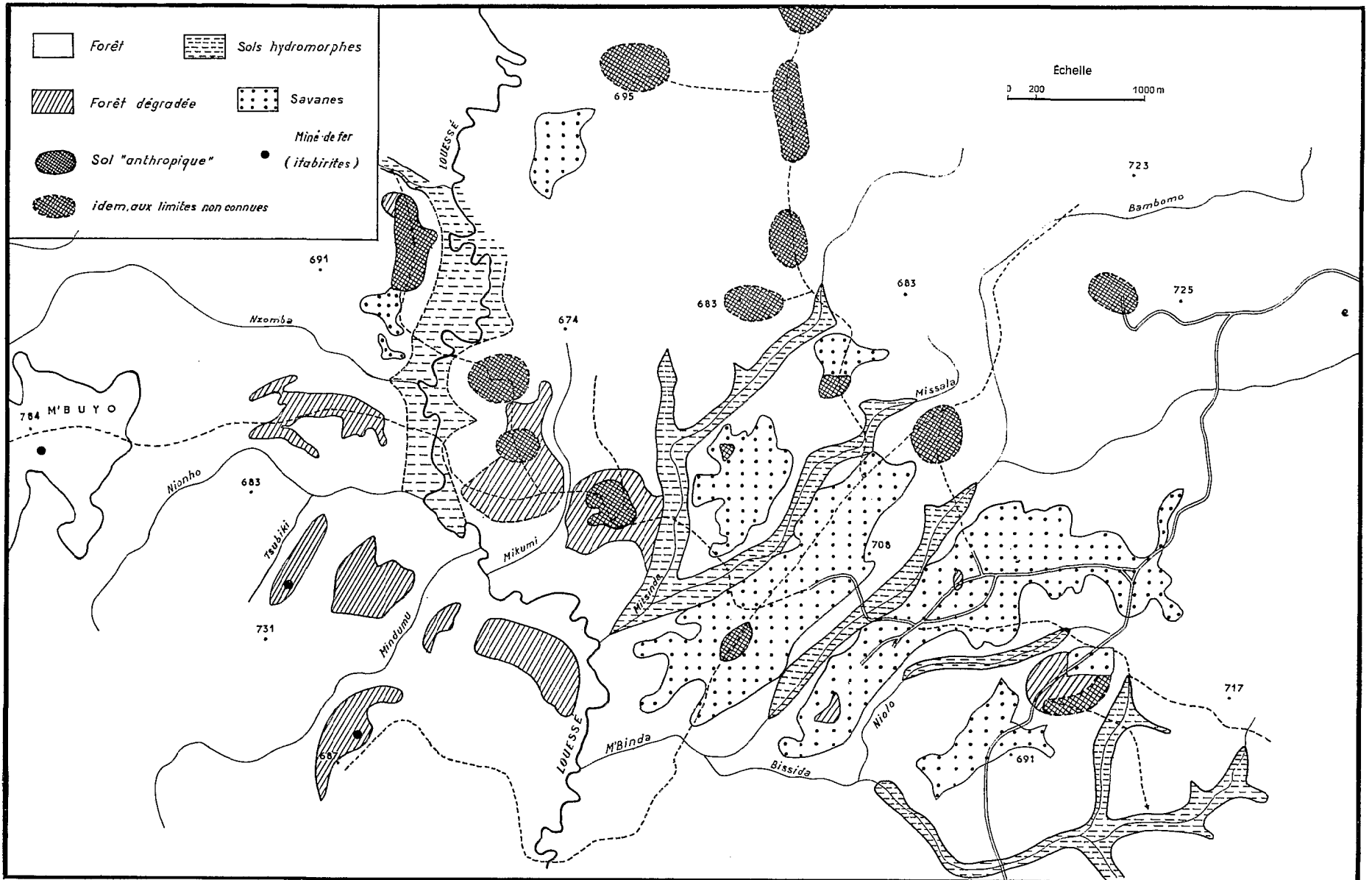
CARTE 1.

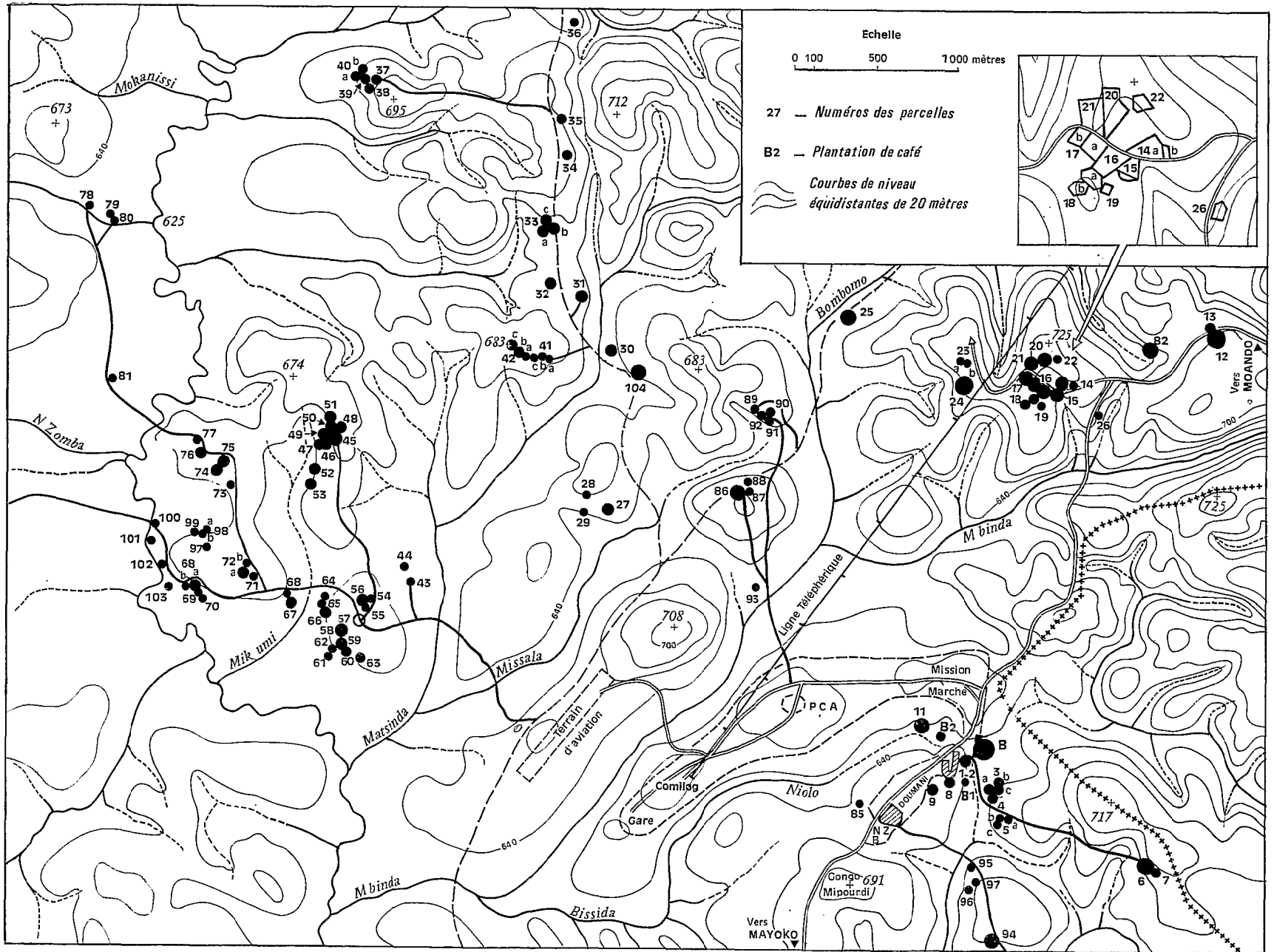


LEGENDE

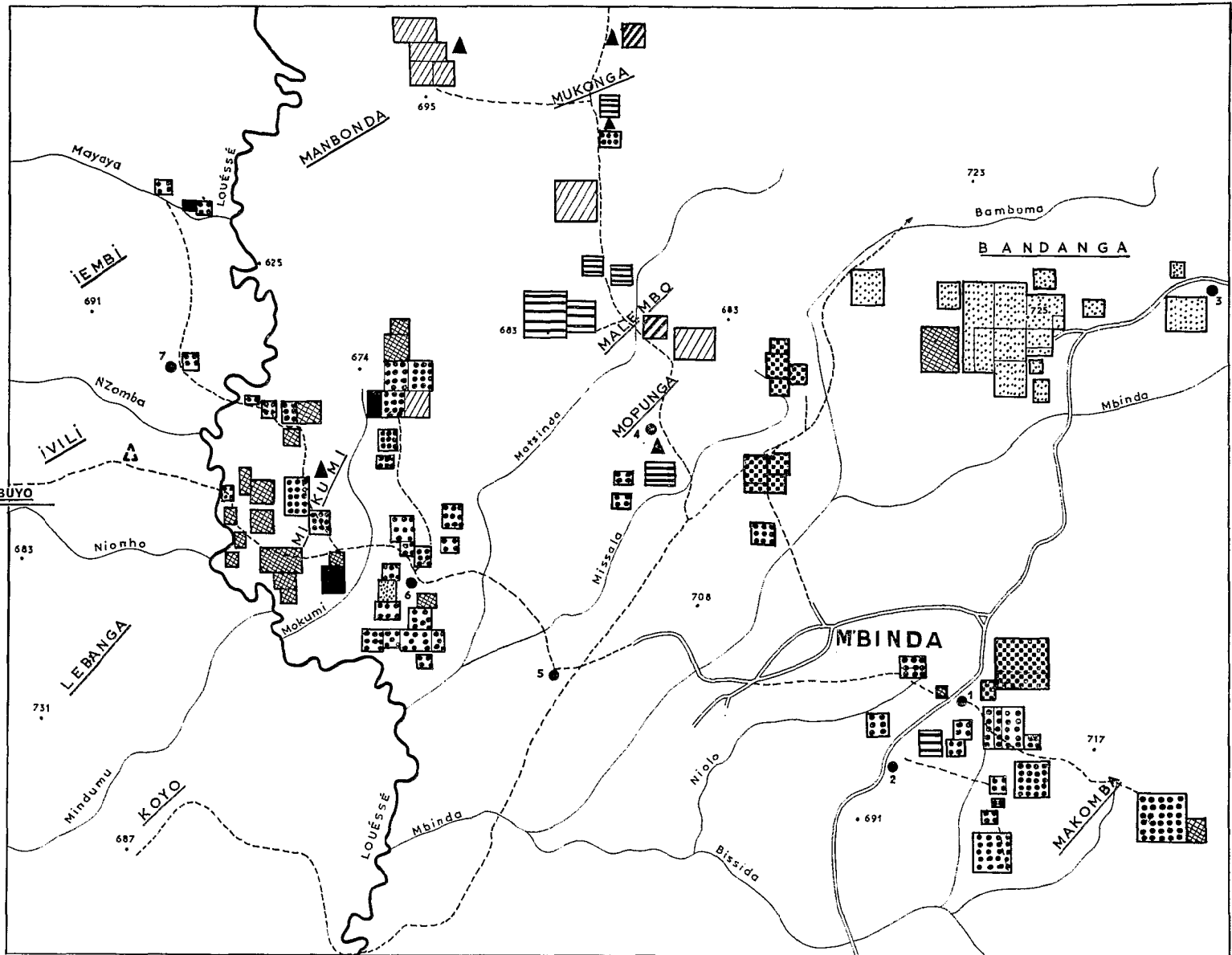
- S Gneiss à biotite
- Q Quartzite ferrugineux
- A Amphibolites
- i Roches métamorphiques indifférenciées
- T IV Granodiorite hétérogène indifférenciée
- T IVa Présence d'amphibole (texture indifférenciée)
- T IVm Texture migmatique
- T IVp Texture migmatique porphyroïde
- π Pegmatite en filons ou amas
- S Dolérites
- S Pyroxénolites, péridolites
- - - - - Faille supposée
- △ Corindon
- Or
- Colombo-tantalite







Dessiné par: G. B.





CARTE 4.



- LEBUKI
-  iEMBI
 -  MALEMBO
 -  MUKONGA-MOPUNGA
 -  iVILI-MOKUMI
 -  MANBONDA
 -  MAKOMBA

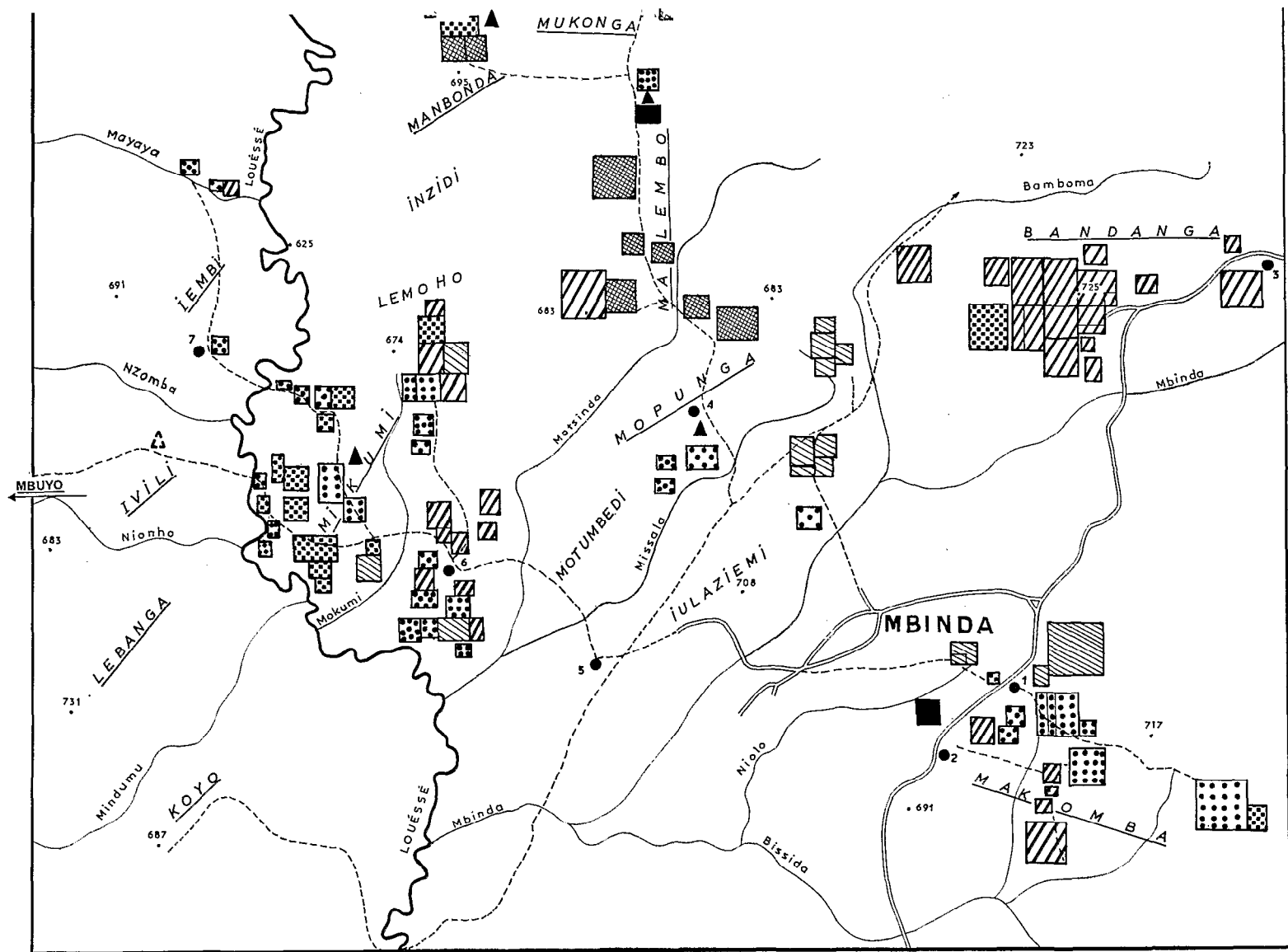
KOYO : Nom des LEBUKI







Echelle

LEGENDE

- 1 Hameaux de Passia avec leurs numéros
- ▲ Campements de culture
- △ " " " abandonnés
- Routes
- - - Sentiers
- 683 Côte d'altitude








CARTE 5.



- NZO**
-  Ngoli et apparentés
 -  Ibuna " "
 -  Makossa " "
 -  Munzianga " "
 -  Kassa
 -  Autres

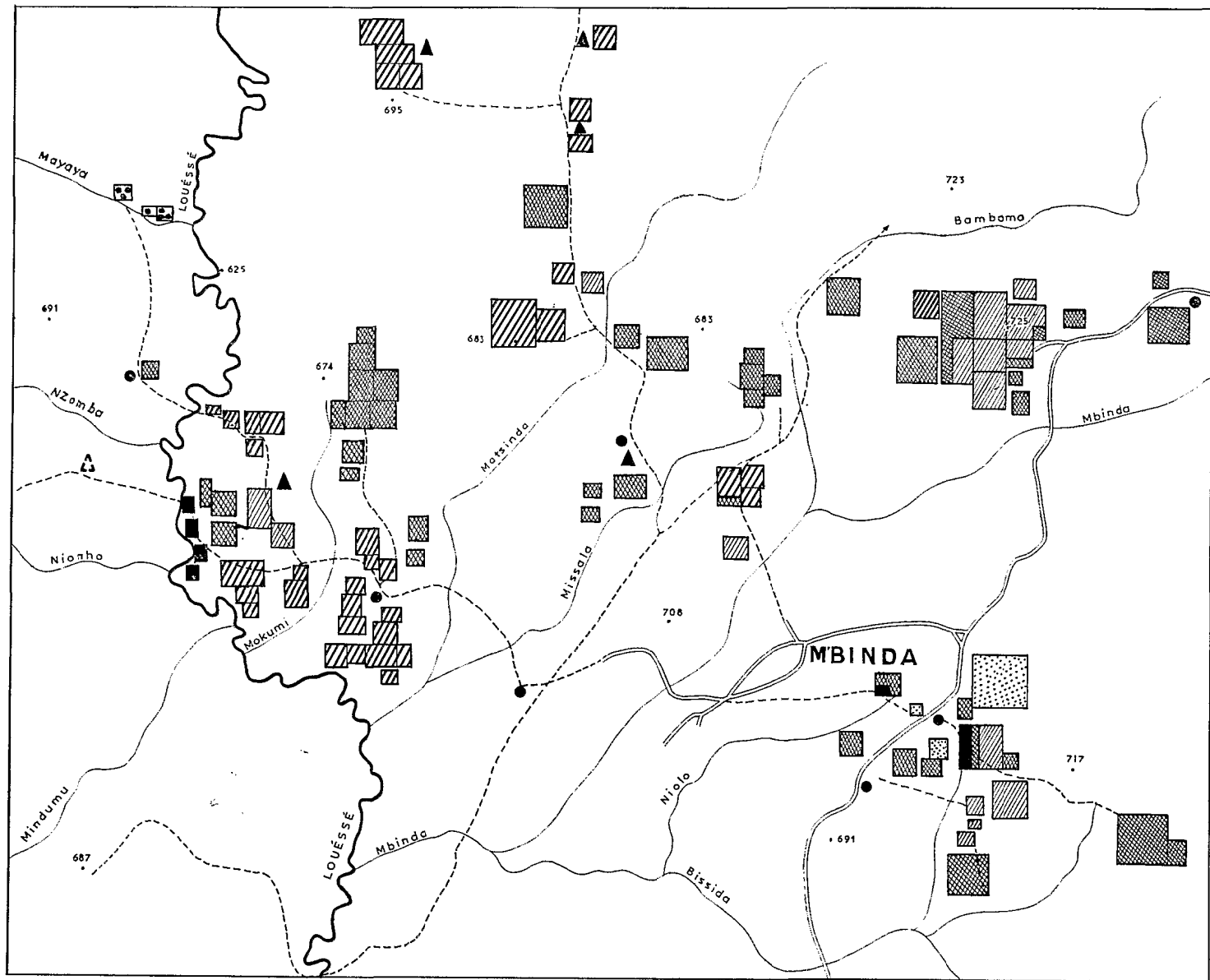
KOYO : nom des LEBUKI
 1 Numéros des hameaux

LEGENDE

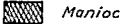
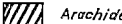
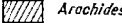






-  Hameaux de Passia
-  Campements de culture
-  " " " abandonnés
-  Routes
-  Sentiers
-  683 Cote d'altitude
-  50 Ares de surface cultivée (Surfaces exagérées 8 fois)



CARTE 6.



LEGENDE

- | | |
|---|--|
| <i>Champs de:</i> | |
|  | <i>Manioc</i> |
|  | <i>Arachides sur sols améliorés (LEBUKU)</i> |
|  | <i>Arachides sur sols forestiers</i> |
|  | <i>Arachides sur sols hydromorphes</i> |
|  | <i>Plantations de café</i> |
|  | <i>Roules</i> |
|  | <i>Pistes</i> |
|  | <i>Homeaux de Passia</i> |
|  | <i>Compements de culture</i> |

Echelle

0 200 1000 m